

n°31

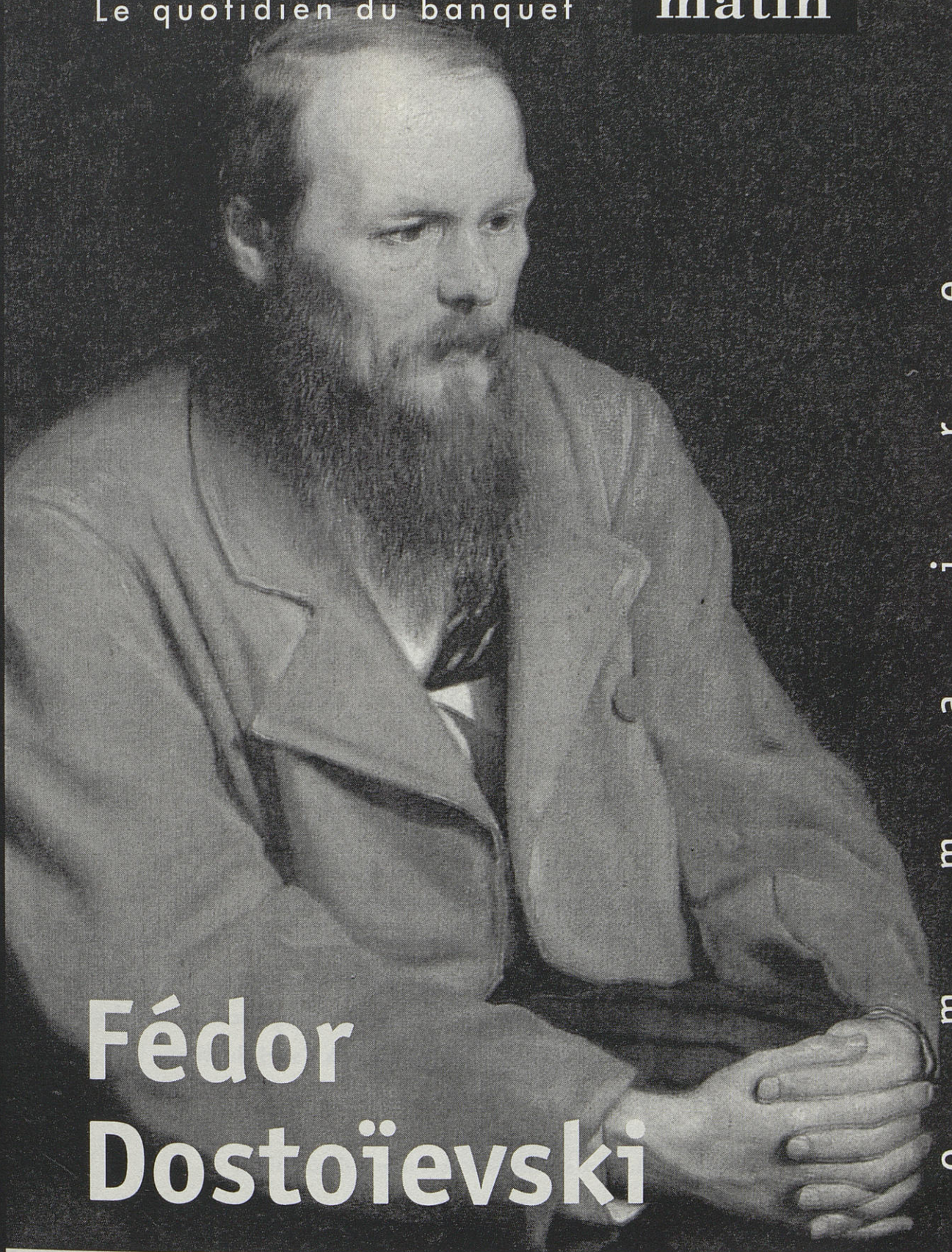
13 août 1997

10 F

corbières

Le quotidien du banquet

matin



Fédor Dostoïevski

Les mots criminels.

Affiche : Dostoïevski > Rebondir : Des plaisirs en écho > L'Aude des lettres : Jean Lebrau >

Crimes et vertus en Corbières : Le pèlerinage des Auzils > Cadavre exquis : Dominique Manotti >

Un été, des étals : La reinette du Canada > Garrigue : Les plantes vénéneuses > Inédits : Emmanuel Darley

S



Domaine Henry Carbonnel

Appellation Corbières Contrôlée

**Excellents vignerons et œnologues avertis,
les moines bénédictins de l'Abbaye de Lagrasse firent un art de la viticulture.
Depuis des générations, la famille Carbonnel cultive la vigne à Lagrasse,
un des plus beaux villages de France. Elle exploite vingt-cinq hectares sur des ter-
rasses argilo-calcaires exposées sud, sud-est, à l'abri du vent
et avec un maximum d'ensoleillement.**

Livraison à domicile franco de port toutes destinations

Henry Carbonnel & Fils Propriétaire-Récoltant

11220 Lagrasse

Tél : 04 68 43 13 99 - Fax : 04 68 43 13 06

Les mots criminels

Plaidons l'innocence du thème. D'autres, tant d'autres, ont traité, à propos de l'auteur de *L'Idiot*, de Dieu, du Diable et de l'Homme qu'il nous paraît important de s'en tenir à l'écrivain. À partir du sens des mots, de la façon dont il maltraite la syntaxe, plutôt que des concepts.

« Un traducteur n'est pas un spécialiste de l'auteur, c'est quelqu'un qui dit les mots de l'auteur », tient à dire André Markowicz (qui finira pour l'an 2000 la traduction intégrale des romans et nouvelles). C'est donc dans la langue qu'il faut chercher le sens de l'écriture.

En russe, par exemple, *prestouplenié* (crime) signifie littéralement « franchissement d'une limite, transgression ».

« Qu'avez-vous fait? Qu'avez-vous fait-là de vous-même? » s'écrie Sonia devant l'aveu de Raskolnikov. A-t-il commis un acte crapuleux pour s'emparer du magot de la vieille ou le crime altruiste d'un « homme nouveau » bienfaiteur de l'humanité?... En attendant à la vie, en tout cas, il s'est séparé de lui-même et du monde.

Une autre forme de *raskol* (scission-schisme) choisie librement en sachant bien que la liberté de l'être, pour Dostoïevski, postule la possibilité du Mal.



en couverture : *Portrait de Fédor Dostoïevski*,
de Vassili Perov, 1872.

Traduire Dostoïevski, le jeu du double

Un entretien par Nicole Zand
avec André Markowicz, qui propose
une nouvelle version de *L'Idiot*,
de Dostoïevski

Qu'est-ce que traduire ?

La grande différence entre une traduction et l'écriture originale, c'est qu'on considère que le texte original existe en tant que tel, alors que la traduction dépend de l'époque et de la personnalité du traducteur. Quand on lit une traduction, on ne lit pas l'auteur étranger, on lit l'auteur étranger vu par le traducteur. Ce n'est ni bien ni mal, c'est comme ça. Il faut être conscient qu'une traduction est relative, parce que c'est juste une opinion.

Par exemple, le premier traducteur des *Frères Karamazov* en France a coupé l'épisode du Grand Inquisiteur. Pourquoi l'a-t-il fait ? Dans de bonnes intentions, afin de mieux présenter son auteur à un public qui à la même époque lisait Zola, ou Maupassant, un public qui avait du roman l'idée qu'il devait y avoir une intrigue. Mais pas dix. Par conséquent, il coupe. De même, en ce qui concerne l'architecture de la phrase, si un traducteur, au dix-neuvième siècle, avait respecté la syntaxe de Dostoïevski, cela aurait donné du charabia. Et Dostoïevski n'aurait jamais eu l'importance qu'il a eue en France.

Toutes les traductions sont des approximations. Plus le texte original est beau, plus la traduction ne peut être qu'approximative. On ne peut en aucun cas prétendre à la vérité absolue. Une traduction, c'est une interprétation. Comme pour un interprète d'une sonate de Beethoven. En plus, l'idée qu'on a d'un auteur peut changer, pas seulement à cause des traductions, mais à cause du mouvement des idées qui sont portées par ces traductions. Ainsi l'idée que Gide avait de Dostoïevski n'est pas celle que je peux avoir, moi, mais l'opinion de Gide a été décisive pour la fortune de Dostoïevski en France. Même si je considère que les traductions de Gide étaient fausses, ne respectaient pas le style, si je peux leur trouver tous les défauts du monde, cela n'a aucune importance parce que c'est grâce à des traduc-

tions comme cela que Dostoïevski est l'un des écrivains étrangers les plus connus en France.

Il y a une traduction de Bienstock dans les années 1900 qui me paraît illisible, mais c'est à moi qu'elle paraît illisible, et il y a beaucoup de gens qui l'ont lue. La traduction de *La Douce* par Boris de Schloezer, que publient les éditions Ombres, date de 1929 ; elle se lit très bien et ne me paraît pas démodée, mais il me semble que c'est une traduction qui escamote plus ou moins les difficultés du texte, parce qu'à cette époque on avait plutôt des certitudes que des questions. La personne qui lira les traductions de Boris de Schloezer et la mienne se dira : ce n'est pas pareil. Pourquoi ? C'est que Dostoïevski est un auteur complexe et j'essaie de montrer cette complexité. Ce qui ne veut pas dire que les autres, ceux qui sont venus avant moi, ont tort. Pierre Pascal, par exemple, dans sa traduction de *L'Idiot* a, le premier, posé le problème de l'incohérence du style, mais il n'a pas pris en compte suffisamment, selon moi, le caractère oral de l'œuvre.

Si en russe on a un paysan et qu'en français on a l'impression que c'est un marquis, c'est grave. Mais un paysan russe et un paysan français ne parlent pas de la même manière. Il faut considérer qu'en général il n'y a pas d'équivalence possible. Il faut le dire : le traducteur est toujours un imposteur, qui se met à la place de l'auteur. Il écrit les mots de l'auteur. Bien entendu, il se met au service de l'auteur. Mais est-ce que ce n'est pas l'auteur qui se met à son service ? Moi, je suis au service de l'idée que j'ai de l'auteur.

Pourquoi dites-vous que L'Idiot n'est pas un roman ?

À cause des digressions, des invraisemblances. Chacun des quatre livres est centré sur quatre ou cinq lieux, avec accumulation de personnages secondaires jusqu'à l'explosion. C'est une structure dramaturgique. Dans *L'Idiot*, on

est tout le temps dans l'indéfini entre le rêve et la réalité. Les personnages ne sont pas seulement de chair et d'os. Quand je dis que c'est du théâtre, c'est parce qu'on y trouve une conception de l'œuvre tout à fait particulière, qui est loin du roman russe psychologique.

La structure de *L'Idiot*, c'est l'épilepsie. C'est décrit comme une longue période d'incubation ; tout à coup, une illumination, ce que j'appelle un « climax », et la chute, la crise. C'est comme ça que Dieu apparaît aux hommes, c'est trop fort pour que ce soit supportable. Nastasia Fillipovna aime trop le prince Muichkine ; Rogojine l'aime tant qu'il va la tuer, mais Muichkine est un vrai monstre : il est trop bon, il est insupportable, c'est lui qui provoque toutes les catastrophes, pas Rogojine.

Tant que le prince n'était pas là, finalement ça se passait bien ; mais le prince apparaît, il ne dit rien, il *est*. Son existence rend la vie impossible à tout le monde. C'est-à-dire que l'existence de Dieu est incompatible avec l'existence du monde. C'est insupportable. C'est ce qu'exprime le prince quand il dit qu'il a peur du regard de Nastasia Fillipovna ; il a peur et c'est pour ça qu'il va vers elle, et qu'il se tue. On considère que l'Idiot c'est le Christ, mais ce n'est pas si simple. Tout le roman tourne autour de la question de savoir comment on essaie de vivre avec la présence de Dieu et qu'on ne peut pas.

Quel était votre projet quand vous avez commencé en 1991, en annonçant que vous achèveriez en l'an 2000 ?

Ce que je voulais, c'était traduire toutes les œuvres de fiction : pas la correspondance, pas le journal de l'écrivain. Je voulais essayer de montrer au fur et à mesure, par la juxtaposition de plusieurs œuvres, les problèmes stylistiques qu'une seule œuvre ne permet pas de résoudre. De créer en quelque sorte un certain contexte de la littérature russe telle

cinéma

18+

Traduire Dostoïevski

que je la comprends. J'ai traduit Gogol, Lermontov, Pouchkine, Tchekhov. C'est-à-dire que j'ai essayé de créer petit à petit une sorte d'image de la littérature russe du dix-neuvième, en traduction. Du romantisme russe tel que je le voyais.

Traduire Dostoïevski, quel problème cela posait-il ?

Traduire *L'Idiot* posait essentiellement un problème physique. Il faut respecter l'énergie, la vitesse, les mots importants. C'est un texte qui doit être dit, qui taraude, qui épuise. Le reste, c'est une question de technique. Ce qui est le plus important, c'est qu'il ne faut jamais faire de concession à la logique. Si vous prenez Rogojine, il n'y a aucun Russe qui parle comme ça. Il faut garder l'ordre des arguments, respecter les ellipses, ne pas mettre de conjonction où il n'y en a pas, ne jamais expliquer. Quand il y a une obscurité, laisser l'obscurité. Traduire c'est faire confiance à l'auteur. Ensuite, c'est l'intonation parlée qui est multiple : il n'y a pas une langue parlée dans *L'Idiot*, a y en a bien cinq ou six. Chaque personnage a sa propre langue. Il faut respecter les différences. Rogojine ne parle pas comme Muichkine ou comme Lebedev. C'est évident mais il faut le faire. Dans le style de l'auteur.

Mais est-ce que, en faisant confiance à l'auteur, vous n'allez pas au-delà de ce qu'il a écrit, ce qu'on appelle surtraduire ?

C'est très possible. Un jour, Antoine Vitez m'a écrit une lettre formidable sur ma traduction du *Revizor*. Il me disait : « Vous traduisez comme on traduit un poème. » Il était contre, il trouvait que j'exagérais. Il m'a dit : « Vous traduisez par effet de masses. Ce que vous ne pouvez pas rendre à un moment, vous le rendez à un autre où il n'est pas en russe. » Cela m'a ouvert les yeux. Je traduis comme ça, par effet de masses. C'est-à-dire que, quand il y a un effet que je ne peux pas rendre en français, je suis obligé de jongler. Par exemple, quand Lebedev parle et qu'il emploie le « s » de politesse, qui n'existe pas mais qui est essentiel,



des fois je mets « Monsieur », ou « n'est-ce pas ? », ou je tords la phrase. D'autre part, la phrase française a ses propres lois. Ce serait absurde que je calque la syntaxe du russe. Par conséquent, c'est toujours une équivalence que j'essaie de donner. C'est moi qui ai l'idée que telle chose en russe pourrait correspondre à telle chose en français. C'est une opinion personnelle.

Quand on dit que Dostoïevski écrit mal, ce qui est un lieu commun pour les Russes, on a tort. Il ne se pose pas la question d'écrire bien ou mal. La grande différence entre la littérature russe et la littérature française, c'est qu'il existe ici une norme du bien écrire.

Vous traduisez aussi pour le théâtre. Vous assistez au travail de la mise en scène, vous suivez les répétitions, vous changez votre traduction selon le metteur en scène. D'où vous vient cet amour du théâtre?

Le théâtre me prend aussi la moitié de mon temps. Parce que, chaque fois, ce qui compte, ce n'est pas le texte écrit, c'est le type qui parle, c'est la voix. Comment recréer une voix? des voix? C'est passionnant. Le jour où j'arriverai à faire monter *L'Idiot* en quatre journées, quatre représentations, correspondant à quatre livres, ça pourra être un spectacle grandiose. Je voudrais que chaque texte de Dostoïevski que je traduis soit joué. En russe, quand on a joué le texte, on l'a joué tel quel. Si c'est possible en russe, ça doit bien être possible en français.

La traduction est pour vous un véritable travail sur la langue. Une recreation en français de la langue de l'auteur. Est-ce que vous avez aussi la tentation d'être écrivain?

Oui. Il me semble que la traduction est aussi une façon de faire de la littérature. D'un côté, c'est une béquille, et je n'ai aucune imagination. Je me rends compte qu'il est tellement plus intéressant pour moi de traduire *L'Idiot* plutôt que d'essayer d'écrire un mauvais roman. Et puis c'est quelque chose que j'aime tellement. Donc, je suis beaucoup plus utile à traduire. Et, en ce qui concerne l'écriture, ce sont les traductions une à une qui posent la question : comment on peut faire ça en français? Est-ce que c'est possible? Mais aussi, petit à petit, j'essaie de montrer l'émergence d'un certain regard, d'une certaine opinion sur les textes, sur les rapports qu'il peut y avoir entre eux, sur la culture russe dans son ensemble. C'est une opinion pointilliste, ce n'est pas un traité sur l'histoire de la littérature russe.

Il y a autre chose : le but de ma vie, ce n'est pas de traduire Dostoïevski, mais Pouchkine, et je ne sais pas traduire Pouchkine. Parce que ce qui compte chez lui, c'est d'une part la sonorité et d'autre part la foi. Les poèmes de Pouchkine reposent sur le son; si on ne traduit pas le son,

on ne traduit rien. Mais comment le traduire? L'expérience que j'ai de la traduction de Pouchkine dans l'*Anthologie de poésie russe* à L'Âge d'homme, ma première traduction à dix-sept ans, est une des hontes de ma vie... Et puis il y a la foi. Pouchkine, c'est Pouchkine! Ma grand-mère m'a élevé comme ça.

Finalement, qu'est-ce que je suis, moi? Je suis un garçon qui vit en France depuis l'âge de quatre ans, qui est français, dont la langue est le français, et dont la culture est le russe. En Russie, je ne suis pas chez moi, mais je sais que c'est là que je devrais être. Et quand j'y suis, je suis privilégié parce que je suis d'ailleurs. En France, mes références ne sont pas celles d'un Français. Je ne suis ni de là ni d'ailleurs. Ma Russie – si je peux parler de ma Russie, – ce n'est pas une entité géographique, c'est Pouchkine, c'est la lumière de Pouchkine sur la culture et la langue russes. C'est le souffle de Pouchkine. C'est cela qu'il faudrait rendre.

Que pensez-vous du fait que, parce que vous êtes polémique, on a parlé de vous dans la presse comme d'une vedette. « Ce possédé qui traduit Dostoïevski », titrait Le Nouvel Observateur.

Voilà une chose que j'ai réussie, au moins. Qu'on mette l'accent sur la traduction, qu'on remarque que le bouquin est traduit. Généralement, au théâtre, on ne signale pas que la pièce est traduite. C'est la première fois qu'un traducteur acquiert un statut d'auteur. Et c'est bien.

Article paru dans *Le Monde des Livres* daté du vendredi 12 novembre 1993.

petits formats

L'accro des orgues.

A l'occasion du cycle de présentation organisé chaque soir à l'église Saint-Michel par *Les amis de l'orgue de Lagrasse*, nous avons demandé aux écrivains de passage au Banquet une improvisation libre sur l'instrument.

Ceil noir et profond, teint cuivré, Charles Cros a la tête d'un Tzigane dans l'embarras. Alphonse Allais qui a laissé nombre de textes sur son ami, au temps des Hydropathes et des Hirsutes, du Cabaret du Chat Noir, le décrit comme « un être miraculeusement doué à tous points de vue, poète étrangement personnel et charmeur, savant vrai, fantaisiste déconcertant, de plus ami sûr et bon ». Dans *On n'est pas des bœufs*, Allais rapporte nombre de mystifications qu'ils menèrent de concert comme, par exemple, celle de la « démussification de l'or ». Il évoque également cet attentat musical que Charles Cros commit à Lagrasse, au cours de l'été 1866. Entré à l'aube dans l'église Saint-Michel, il habilla les extrémités des tuyaux de l'orgue de baudruches qui éclatèrent sous les doigts innocents de l'abbé musicien, lors des fulgurances d'un prélude. Charles Cros participa à la Commune de Paris, comme brancardier, et inventa le Paléophone en 1877, quelques jours avant qu'Edison ne dépose un brevet de phonographe similaire. Comme Cros travaillait alors à l'école des Sourds-Muets, Allais prétendit que son invention était motivée par un sens aigu de l'humanitaire : le Paléophone devant contenir le nombre exact de phrases dont un sourd-muet avait besoin dans sa journée ! En fait, il semble bien que la principale motivation du savant était l'amour qu'il portait à la musique, et la création de l'Académie Charles Cros, qui récompense chaque année musiciens et chanteurs le souligne amplement. Les allusions à la musique sont innombrables dans son œuvre poétique, mais il n'évoque les orgues de Lagrasse qu'une seule fois, dans ce sonnet, dédié à une mystérieuse « Madame N. » :

Je voudrais, en groupant des souverains divers,
Imiter le concert de vos grâces mystiques.
J'y vois, par un soir où valsent les moustiques,
La libellule bleue effleurant les joncs verts ;

J'y vois la brune amie à qui rêvait en vers
Celui qui fit le doux cantique des cantiques ;
J'y vois ces yeux qui, dans des tableaux encaustiques,
Sont, depuis Cléopâtre, encore grands ouverts.

Mais, l'opulent contour de l'épaule ivoirine,
La courbe des trésors jumeaux de la poitrine ;
Font contraste à ce frêle aspect aérien ;

Alors qu'à Lagrasse vibrent toujours les orgues,
Devant nos anciens au regard plein de morgue ;
Auprès de Vous, cantique ou tableau ne sont rien.

Charles Cros meurt le 9 août 1888. Son dernier article publié s'intitule « Des erreurs dans les mesures des détails figurés sur la planète Mars ». Une sonde américaine s'attache actuellement à lui rendre justice.

> Didier Daeninckx.

Chaque soir à 19 heures, visite commentée de l'exposition sur la restauration de l'orgue de Lagrasse, visite de l'instrument par Jean-Hugues Guillot.



cycle vidéo

11h

15h

mercredi 13 août

Nestor Makhno, paysan d'Ukraine d'Hélène Châtelain

- Parution du n° 31 de *Corbières matin*.
- 9 h** > sortie pédestre.
Le GR 36 de Durfort à Termes.
- 11 h** > cycle vidéo *Makhno, paysan d'Ukraine*
d'Hélène Châtelain (ainsi qu'à 15h).
- 11 h** > atelier de philosophie pour les enfants.
- 12 h** > En prolongement du colloque de philosophie,
discussion finale entre Christian Jambet,
Guy Lardreau et Jean-Claude Milner.
Petit cloître de l'abbaye.
- 15 h 30** > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître.
Lecture de textes de Dostoïevski,
par Marc Betton et Laurent Manzoni.
- 17 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Emmanuel Bove ».
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître.
« Dostoïevski, crime et innocence »,
par André Marcowicz et Nicole Zand.
- 19 h** > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30** > cinéma aux étoiles
Corps à cœur, de Paul Vecchiali.

Prolongement du colloque de philosophie.

Le colloque de philosophie « Crimes et vertus » a réuni en deux soirées plus de sept cents personnes. Les interventions de Christian Jambet, de Guy Lardreau et de Jean-Claude Milner ont fait l'objet d'une publication dans le cahier philosophique de *Corbières Matin*, en vente à l'accueil. Les philosophes ont voulu clore ce cycle par une discussion finale qui les réunira aujourd'hui à midi dans le petit cloître de l'abbaye.

Entre 1917 et 1921, la bourgade de Goulai Polie, à l'est de l'Ukraine, fut le centre d'un mouvement révolutionnaire paysan qui lutta d'abord contre les occupants austro-hongrois (après la signature du Brest-Litovsk), contre les Blancs puis contre l'armée Rouge commandée par Trotsky, avec laquelle il s'était précédemment allié. La figure emblématique de ce mouvement était Nestor Makhno, né à Goulai Polie, mort en exil en France, paysan d'Ukraine, militant révolutionnaire anarchiste-communiste (le tiret unissant ces deux mots n'est pas sans importance, qui peut faire naître l'espoir d'une symbiose).

Le portrait que trace Hélène Châtelain fait justice de la légende noire de la *makhnovtchina*, forgée par les bolcheviques vainqueurs : des brigands sans scrupule défendant les intérêts des paysans qui refusaient les soviets, voilà ce qu'étaient les combattants de Makhno ; lui-même était un fou sanguinaire, tuant pour se divertir. Elle mêle documents d'archives et mémoire des lieux et des gens : les anciens qui se souviennent, d'autres qui ont conservé et rassemblé des documents, de plus jeunes qui veulent comprendre le sens d'un combat qu'on croyait annulé. Une des belles images du film montre les ouvriers de la fonderie Kerner — où Makhno avait travaillé au début du siècle — défilant le 1^{er} Mai 1992 derrière une banderole proclamant que « les prolétaires du monde entier doivent trouver la vérité au fond d'eux-mêmes ». Avec pour signature : Nestor Makhno.

La *makhnovtchina* posait une question centrale pour la révolution : comment convaincre les paysans de « se mettre en commune », sans les y contraindre par les armes, en respectant leur liberté. Les commissaires bolcheviques « viennent, crient, s'en vont... et disent que les paysans sont contre les soviets » ; Makhno et les siens pensent qu'il faut d'abord convaincre et avoir du temps (« qu'on nous laisse un an », demandent-ils aux bolcheviques). On sait que ce temps ne fut pas donné et quels résultats tragiques provoqua la collectivisation forcée. Le film d'Hélène Châtelain incite à se déprendre des mythes — rouges ou noirs ! — à écrire enfin, dans sa complexité, l'histoire de ces hommes et de ce temps.

> J.-C. Z.

cinéma aux étoiles

21h 30

cycle vidéo

17h

Corps à cœur de Paul Vecchiali

Lui est garagiste. Elle est pharmacienne. Rien ne les unirait si la danse d'amour et de mort ne les emportait dans la tourmente d'une passion inextinguible. On oserait presque dire éternelle si les chairs n'étaient corrompibles. Lui, fou – au sens propre un instant – d'une âme et d'un corps qu'elle voudrait plus libres. Elle, d'une maturité à fleur de peau, d'une lucidité verticale, propres à apaiser les excès résiduels d'une virilité parfois puérile. Voilà pour les visages. La liaison, sublime, sensuelle, s'accompagnera de la déliaison du groupe. Ce dernier est présent dès le premier plan : sous la nef de l'église, il assiste au concert du Requiem de Fauré. Désormais lié aux mouvements de la messe des morts qui accompagne le récit, le chœur antique scande le drame qui se joue, le commente. La communauté de la « ruelle » (au Kremlin-Bicêtre) s'agite aussi pour survivre à des passions qui abîment.

Corps à cœur joue jusqu'au bout cet aller-retour entre un couple impossible et un groupe aussi improbable qu'une fourmilière éboulée, figé peut-être dans l'impasse où il réside.

Paul Vecchiali, critique (*La Revue du cinéma*), cinéaste, producteur (il le fut de Biette, de Guiguet, de Cavagnac), animateur d'un groupe de cinéastes, de techniciens et d'acteurs, a toujours gardé la nostalgie d'un cinéma « populaire », humaniste, tel que le pratiquaient les réalisateurs des années trente. Il a ainsi toujours vu Jean Grémillon comme un modèle. Il n'a aussi jamais caché son goût pour le mélodrame. Ces influences l'ont amené dans les années soixante-dix et quatre-vingt à composer des portraits de femmes où le naturel le dispute au pathos : ainsi de *Femmes, femmes* (1976), de *Rosa la Rose, fille publique* (1982), ou de *L'Impure* (dramatique TV d'après Guy des Cars...).

Concert de sentimentalité et de sensualité, *Corps à cœur* n'hésite pas à meurtrir le plus banal matérialisme dans la mâchoire du destin. La vertu ici n'engendre pas le crime mais ne peut que céder au baiser irrésistible de la mort. À vos mouchoirs !

> Christian Thorel

Emmanuel Bove de René Duhamel

« Je n'ai rien demandé à l'existence d'extraordinaire. Je n'ai demandé qu'une seule chose... C'est une place parmi les hommes, une place à moi... »

Cette place qu'il revendique dans *Les mémoires d'un homme singulier*, Emmanuel Bove ne l'aura pas obtenue de son vivant. Et le film que lui consacre Hervé Duhamel raconte simplement la vie d'un écrivain modeste, mort à 47 ans en 1945, auteur d'une trentaine de livres, éparpillés entre plusieurs éditeurs sans qu'aucun document sonore ou filmé ne lui ait été consacré de son vivant. Avec quelques photos, des vues des toits de Paris qu'Emmanuel Bove aurait pu apercevoir de sa chambre, des interviews de sa fille, des gens qui l'ont connu et à qui il a laissé le souvenir d'un homme gris et effacé, celui de son biographe, mort lui-même quelques mois avant de terminer sa recherche, on suit le parcours discret et laborieux d'un homme sans histoire. Mais on entend les phrases courtes, les mots justes avec lesquels Emmanuel Bove raconte les tentatives irrémédiablement vouées à l'échec de ses personnages pour échapper à leur manque d'imagination et à la mesquinerie de leur destin. Et on a envie de se plonger séance tenante dans l'un de ces livres, que Colette, Rilke, Max Jacob ou Guitry ont aimé.

> N.Z.

cagnat

CRAME et VERTU

12 Août 1977

Retour de
la tente de
l'accueil dérobée
dans la nuit.

Vol inexpliqué
sur la promenade

"Jusqu'à
quel point
faudrait-il
boire?"

"Le Nid d'un
colibri repose
sur la tête
d'un crocodile"

L'OREILLE
MILNER

SÉMINAIRE MAFIEUX À LA COOP

Mais qui sont ces individus douteux hantant
les rues de Lagrasse!

CH. GUATTI

brèves

Le crime était presque parfait

Marie-Claire Galpérine commente
La République de Platon

Avant-hier, peu après vingt-et-une heures, la pluie s'était arrêtée pour laisser la parole à la philosophie et nous avons entendu les mots du vieux Platon, celui des *Lois*; hier, en fin d'après-midi, le soleil brillait de nouveau pour entendre parler d'un Platon plus jeune, celui de *La République*. Plus précisément, il s'agissait de voir comment distinguer le meilleur du pire dès lors que le juste ne l'emportait pas sur l'injuste (livres I et II) ou que les vertus, fussent-elles cardinales, n'étaient en aucun cas l'apanage de l'homme bon (livre IV). D'ailleurs, Socrate n'avait trop su que répondre ni à Thrasymaque (à la fin du livre I) ni aux deux jeunes frères de l'auteur (au début du livre II), lorsqu'ils avaient développé, avec une logique impitoyable, l'éloge de l'injustice. Si le génie pouvait n'être que le maître des apparences, le simple roi de la caverne, que restait-il au philosophe-roi? Sur quoi fonder la justice quand la vertu n'est qu'une *technè*,

un simple savoir-faire pratique qui tire sa seule bonté de la détermination et de la réussite de l'opération? Le bon pilote peut vouloir guider son navire au naufrage et le médecin compétent a plus que tout autre les compétences nécessaires pour assassiner son patient. Le grand criminel ne se distinguerait-il donc pas du véritable homme de bien?

L'insoutenable attente ne cessa qu'au milieu du livre V quand l'idée vint... au détour d'une rencontre de Kant avec Platon. Nous pouvions nous laisser guider par un au-delà de la nature. L'aptitude à s'élever jusqu'à l'idée faisant enfin la différence cherchée, nous devenions capables de regarder ce qui doit être et ne

sera jamais. Voilà quelle était la réponse, la seule, à tous les chantres de l'efficacité et à tous les adeptes de la pure *technè*. Avec en prime, la vraie beauté, celle d'un éclair dans la nuit de l'histoire. Que nous le voulions ou non – à suivre l'interprétation de Marie-Claire Galpérine –, si nous entendions fonder une posture morale, il fallait définitivement faire la part de l'idée et de la représentation, délaissier les apories de l'expérience (et de l'histoire?), bref, être platonicien. Pour ma part, j'éprouve quelque difficulté à être ainsi platonicien; ou peut-être le suis-je sans le savoir?

> J.-L. Fournel.



librairie (suite)

Il est commun de dire d'un auteur qui marche qu'il a trouvé ses lecteurs – version lettrée – ou son public – version médiatique. Ces deux versions ne sont pas plus éclairantes l'une que l'autre et l'expression recouvre de manière pratique une alchimie vague où l'on soupçonne une part de télévision, une part de presse choisie, un courant qui parcourt les dîners et les tables des cafés.

On peut décrire plus précisément un phénomène moins connu, parce que plus rare : le livre qui trouve son libraire. À la librairie du Banquet, *La Tour sarrasine*, de Michel Séonnet a trouvé Vincent Mouchez, qui s'occupe du rayon des éditions Verdier. La rencontre a eu lieu au début du banquet. Le libraire lit ce qu'il vend. Il ouvre *La Tour sarrasine*, aime. Dès ce moment, à chaque client qui passe, il en parle. Il pose d'abord un doigt sur le livre en pile, puis le prend, le montre, l'ouvre, en fait un objet familier qui passe d'une main à l'autre. Le libraire parle. Que dit-il ? Selon une de ses collègues il dit à chaque fois : « Voici le meilleur roman d'histoire contemporaine. » C'est ainsi que *La Tour sarrasine* est l'un des plus beaux succès de la librairie.

> Ph.R.



La philosophie dans ses états :

Il faudra sûrement se demander pourquoi la philosophie telle qu'elle se propose — loin des discussions de cafés — dans les ateliers et les colloques du Banquet du livre attire toujours plus de monde...



des plaisirs en écho

Benny Lévy

Interview de

Entretien réalisé dans le cadre de
l'atelier vidéo du Banquet 96, animé par
Stéphane Gatti et Michel Séonnet.

— Puisque ici, dans le cadre du Banquet du livre, notre activité consiste à essayer de faire des images, nous nous sommes posé entre autres une question : comment rendre compte de ce qui se passe ici ? Et est-ce que c'est possible par l'image ? Est-ce qu'on est condamné par l'image à rester à l'extérieur – le visible – de ce qui se passe, et à n'en pas atteindre l'intériorité ? À supposer que cela soit possible, est-ce qu'en allant filmer une yéchiva, une maison d'étude juive, il y aurait une possibilité de laisser apparaître quelque chose ?

— Le problème s'est posé à moi, à propos justement d'entretiens comme aujourd'hui. L'interdit de la représentation, au plan de la doctrine, n'implique pas (la preuve : sinon je serais incohérent en étant là) que je n'ai pas accepté d'être filmé à telle ou telle occasion. Il n'y a pas de principe en la matière. Et pourquoi ? Eh bien, parce que ça peut être utile à tel moment qu'une image l'emporte sur une autre. Par exemple, quand on est à l'époque où *Le Monde* fait des caricatures dignes des années trente, sur les « hommes en noir » comme ils disent, ça peut être utile que – clac ! – une autre image vienne se substituer à celle-là. Donc c'est bon. Voilà pourquoi je n'ai pas de principe à ce sujet. Mais si tu me demandes maintenant si, sur le fond, j'aurais une possibilité de faire œuvre révélatrice par ce jeu d'images, je te



réponds : bien sûr que non. Et quand tu me demandes si un reportage filmé dans une maison d'étude, ça peut avoir un sens, je te réponds également non : ce n'est pas là que ça se passe, il faut donc changer d'instruments, il faut changer de posture du corps. À moins que, encore une fois, cela se pose dans cette conjoncture où il s'agit de susciter un petit modifié d'image – parce que ça c'est utile. Nous n'avons pas de doctrine du cinéma ou de l'image. Par exemple, avec Jean-Claude Milner, nous discussions tout à l'heure de la soirée d'hier (le colloque de philosophie). C'était quand même quelque peu impressionnant de constater une si totale non-participation du public à notre colloque d'hier soir ; je disais en riant que pour des anciens partisans de la démocratie directe, ça fait un peu plaisant. Et Jean-Claude m'a répondu à très juste titre que nous y sommes forcés, à cette nécessité de non-participation : face à Canal + ou encore devant les cafés de philosophie, où ça ne cesse de bavarder, comment faire pour que la gravité de ce qui peut se dire s'entende ? La réponse, je crois qu'elle est juste, qu'elle est adaptée pour hier soir. La réponse, c'est justement de faire écran, qu'il n'y ait pas de participation du public, vulgairement : qu'il la ferme pour que ça s'ouvre. Aujourd'hui, dans le contexte où l'on se trouve, littéralement décimé par la puissance de l'image, il faut tout faire pour protéger autant que possible un peu de ce qui se joue dans la parole, de ce qui se joue dans sa gravité.

— *Et tu penses que la parole a quand même une chance ?*

— Cette année, j'ai fait un cours à Paris7 sur l'initiation à l'art philosophique et le dialogue de Platon et Alcibiade. Il a été intégralement filmé. Ça ne me gênait pas fondamentalement, dans la mesure où je me sentais capable de maintenir mon rapport de gravité à ce que je disais. Si ça pouvait être utile d'utiliser la distance qu'apporte la technicité de l'image de cinéma ou de la vidéo, alors pourquoi pas ? Je n'avais plus d'objection. Encore une fois, c'est toujours cette idée qu'il n'y pas de principe en la matière ; la seule question

à se poser, c'est : est-ce que, oui ou non, les épousailles entre la force vitale d'une parole et son inscription, ça peut être protégé ? Si c'est oui, tant mieux, ça peut avoir des effets utiles.

Pour revenir à mon cours de Jussieu, par la suite, le fait de filmer a gêné les étudiants, et j'ai donc failli arrêter, puis, finalement, une espèce d'équilibre s'est produit. Ça fait 30 heures, j'attends la chaîne qui acceptera cela...

— *Tu parles beaucoup de rapport, de présence, de durée aussi, qui permettent de restituer quelque chose de la gravité, de ce que tu appelles gravité, par opposition à la légèreté qu'impose – que semble imposer – systématiquement la télévision. Demandons-nous alors de quelle garantie il faudrait que l'on ficelle nos images pour arriver à capter quelque chose de cette gravité dont tu parles. Tu dis 30 heures, est-ce que par exemple le fait qu'il y ait 30 heures ça te semble un minimum ?*

— Non, j'étais prêt à réduire ces 30 heures en 7. Après tout, j'ai déjà fait ça par écrit, or c'est aussi une forme d'écriture que le montage que j'aurais pu faire, si ça pouvait aider que ce soit 7 heures et pas 30. Ce n'est pas la religion du 30 qui fait que ça se passe comme ça s'est passé, c'est pas de ça qu'il s'agit. Il faut que la durée propre, la respiration propre qui a été en jeu dans cette parole soit restituée. Si elle peut être restituée par des techniques, après tout, ça procède d'une autre forme d'écriture de moralisation, ce n'est pas grave. Ce n'est pas grave, mais fondamentalement il faut qu'ait été réservée, sauvée cette durée-là, cette durée vraie de la parole, même si une technique a pu s'en emparer, si la durée est là, c'est bon. Et il y a d'autres précautions à prendre, je suppose que s'il fallait filmer à l'intérieur d'une maison d'étude, le cadrage serait capital, je me souviens d'un premier entretien que j'avais fait au tout début de mon tournement vers les textes de la tradition, et là, c'était la télévision, au sens le plus massif, le plus accablant du terme, avec tous les risques afférents ; je crois même que c'était une équipe des informations télévisées – donc vraiment les plus

des plaisirs en écho

redoutables. J'étais venu avec mon grand ami Richard Dembo (je crois que vous avez vu son film, *La Diagonale du fou*, hier au Banquet). Il voulait surveiller le cadrage, certaines manières de présenter « l'homme en noir ». Il suffit d'un cadrage qui caricature pour que ce que je dis n'ait plus d'importance. Donc, chaque élément du procès technologique doit être surveillé; en général, pour faire cela, ça suppose des gens qui soient complètement de l'intérieur. Alors est-ce que ça peut se trouver quelqu'un qui réalise cette combinaison entre le désir de faire de l'image et en même temps le fait d'avoir la suffisante intériorité pour surveiller chacun des éléments du processus? Eh bien, ça peut se trouver de temps en temps. Quelqu'un, par exemple comme Richard : à un moment, il a été un vrai cinéaste de profession, et puis il s'est tourné vers les textes de la tradition. Peut-être qu'à ce moment-là, il est l'homme de la surveillance nécessaire. Et c'est important qu'il y ait des hommes comme cela. Dans une conjoncture où il y a un besoin de modifier une image, ça doit poser un problème s'il n'existe personne pour ce faire...

— *Est-ce que, par exemple, il peut y avoir dans les images qui doivent passer à la télévision d'Israël une tentative dans ce sens?*

— Je vais te répondre simplement. Je ne crois pas avoir vu une seule image en Israël. Mais, enfin, je peux répondre de tête à ta question, je ne pense pas du tout qu'il y ait ce type de tentative, parce que la question de la télévision y est particulièrement détestable. Tu sais, être installé à Jérusalem n'a hélas pas garanti le peuple juif contre la bêtise!

— *Pour en venir au fond, du point de vue du juif, la parole à transmettre, quelle est-elle?*

— Il faut commencer par le commencement. Et le commencement, c'est que 600 000 Hébreux se trouvent au pied d'une petite montagne – le Mont Sinaï – et là, le texte nous dit que – je traduis littéralement : *Tout le peuple voyait les voix*¹. Voilà, tout commence à partir de là. *Voir les voix*, ça

veut dire qu'on voit des lettres et qu'on entend des voix. Et l'énoncé du révélant lui-même – *tout le peuple voyait des voix* – annonce une configuration entre l'écriture et l'oralité qui échappe complètement au modèle platonicien. Certes, il existe des points de recoupement, mais il faut d'abord dire la chose telle quelle, dans son étrangeté. Dans l'existence d'un juif, tout part de ces lettres qu'il s'agit de voir. Eh bien, quand les juifs n'ont plus mérité de recevoir ces lettres, elles se sont envolées. Quand 40 jours après la révélation du Sinaï, les Hébreux font le Veau d'or et que ça contraint Moïse à briser les tables dans lesquelles s'inscrivaient ces lettres², la tradition dit que briser ces tables ça veut dire faire que les lettres s'éparpillent, s'envolent.

Au commencement de l'Écriture, les lettres sont vues. Il faut que chacun des 600 000 Hébreux présents puisse prendre une lettre et s'en tatouer le corps – si j'ose dire. Voilà l'aventure de l'oralité. La manière dont je vais chercher ma lettre, ça implique l'intrigue de l'oralité qui se perpétue dans la maison d'étude (la *yéchiva*). Vous ne la connaissez que par des caricatures de plus en plus antisémites dans *Le Monde*, depuis quelques semaines. De fait, on m'a communiqué un article de ce journal sérieux, paraît-il, sur le monde des *yéchivot*, présenté de la manière la plus scandaleuse qui soit. Dans une maison d'étude, les jeunes, les vieux, le fils avec le père, les deux égaux sur des chaises devant des tables, doivent jour et nuit, selon la force de chacun, retrouver l'oralité à travers cette écriture de l'oral. Autrement dit, ils doivent faire que ces textes en apparence momifiés libèrent la parole du pur avenir. (Je suppose ainsi que dans les rues de Lagrasse, je dois avoir un tout petit peu l'air d'être un fantôme du passé; mais grâce à notre rencontre, les gens s'apercevront que c'est le pur avenir qui s'ouvre là, le pur avenir que libère la parole.) Mais évidemment, comme l'a dit dans un très beau texte un très grand maître qui nous a quittés l'année dernière, Emmanuel Lévinas : pour qu'il y ait l'Arche, il faut qu'il y ait la momie³. Il faut que je donne

l'impression d'être un archéo, un obscurantiste pour qu'un petit peu de la lumière de la parole fasse étincelle; il faut ça, donc tant pis pour la caricature du *Monde*.

— *Dans l'islam on dit que le Coran est le poème indépassable, qu'il n'y a plus rien à inventer, en est-il donc de même pour les écrits hébraïques?*

— En clair, tout commence par des lettres, tout commence par l'Écriture. Et ici, c'est une écriture du doigt même de Dieu, nous dit le texte⁴; et il faut que ces lettres restent gravées pour que le révélant s'entende. Cette écriture est donc invariable, elle est gravée une fois pour toutes. Dans mon histoire personnelle, une phrase de Lévinas a compté d'une manière décisive : Tout a déjà été pensé, a-t-il écrit dans l'avant-propos de l'un de ses livres⁵. Pour moi ça a été le basculement, l'idée que je n'avais pas à penser pour la première fois : de cette idée qui est chevillée au mode même du philosophe, Lévinas me libérait complètement et m'ouvrait la porte – il m'invitait justement à voir les voix. Le fait que tout a déjà été pensé, ça s'appelle l'écriture, l'invariance de l'écriture : tout est dit, tout est vécu par avance. Tous les événements présents, passés, futurs y sont contenus.

Et loin qu'il s'agisse d'une immobilisation, d'une pétrification, c'est le lieu même de la vie. Si l'on entend, d'un point de vue platonicien, que la vie c'est le mouvement, le fait que cette écriture ne bouge pas, ne varie pas, en fait le lieu même du mouvement.

Or, depuis deux siècles, l'un des grands drames de notre situation, c'est que beaucoup d'intellectuels juifs s'imaginent qu'ils ont quelque chose à penser, qu'ils ont quelque chose à créer. Pour prolonger ce que j'ai dit – qu'il n'y ait pas de malentendu! – ce qui est à penser, c'est ce qui a déjà été pensé. Si on se met à croire qu'on a quelque chose de commençant, de tout à fait nouveau, on commet une bêtise; et cette bêtise, on la commet depuis deux siècles, et elle nous saigne. Et ces saignées ne sont pas étrangères à cette saignée

intérieure. L'un va avec l'autre. Si la formule n'est pas assez claire, je pense qu'il y a un certain rapport à dire entre Auschwitz d'un côté, et de l'autre cette illusion, cette bêtise-là.

Mais disons un mot quand même des pères de l'Église, et notamment d'Augustin. En effet, ça a été aussi leur question. Est-ce qu'ils allaient faire comme le juif avec Lucrèce et Virgile, c'est-à-dire ne pas hésiter à sabrer? Pour ma part, ça ne me gênerait pas de ne pas entendre ce que j'ai entendu de Lucrèce hier soir, je m'en serais passé. Augustin, semble-t-il, ça l'a gêné. Donc il a pris Lucrèce. D'ailleurs, j'ai été frappé de voir que les pères de l'Église ont nommément utilisé les procédés de Lucrèce pour haïr le féminin – cette manière que Lucrèce a eue de voir sous la beauté de la femme sa décomposition déjà. C'est l'un des procédés auxquels les pères de l'Église – du moins certains – s'exerçaient pour s'éloigner de la femme. Toutefois, ce n'est pas cet aspect qui m'intéresse fondamentalement. Pour moi, la question centrale, c'est : prend-on contre l'idole le risque de couper dans le tissu culturel lui-même? C'est là tout le sens des très nombreux interdits concernant l'idolâtrie dans le texte, qui sont d'une vigueur insupportable à l'oreille chrétienne et à l'oreille moderne. Quand on interdit la mention même d'un nom de l'idole (ça peut passer par des fragments de textes homériques), ça veut dire qu'il faudra ne pas le lire. Si il faut, il faut. Face à ce choix-là, l'Église a choisi de dire : non, on prend Virgile, Lucrèce, on prend la culture; le geste abrahamique iconoclaste, on l'abandonne; le geste de la coupure, le tranchant de la parole, on l'abandonne, voilà! Que nous ayons faibli là-dessus dans ces deux derniers siècles, que nous ayons été sensibles au prestige de la culture au détriment du tranchant de la parole, ça c'est notre plaie. Cette plaie, nous le savons – nous l'avons appris dans le texte – elle commande la persécution. C'est quand nous sommes au-dessous de nous-mêmes que nous sommes frappés. Le texte le dit du début jusqu'à la fin : Vous n'êtes pas

vous-mêmes, vous serez vomis par votre terre ; vous n'êtes pas vous-mêmes, je vous laisse, je vous jette, je vous rejette, je cache mon visage. Alors si Dieu a pu mourir pour certains dans les camps de la mort, ce n'est pas étranger à cette plaie. Voilà ce que j'ai voulu dire.

— *Tu veux dire : Auschwitz, nous l'avons cherché ?*

— C'est dans les textes depuis le début. Mais une chose est ce que je peux dire de ma plaie, de mon propre manque. Autre chose est la responsabilité en propre de ce que l'En-haut va utiliser pour me faire payer mes faiblesses. Par exemple, parler d'Hitler. On peut également parler de la destruction du temple. Quand Titus est entré dans le Deuxième Temple, le Talmud dit : le grain était déjà moulu, il n'y avait plus de temple. Si Titus en déchirant le rideau qui le séparait du Saint des saints a dit : Mais il n'y a rien là-dedans, c'est que, quelque part de son point de vue, il pouvait le dire. Il n'y avait déjà plus de temple. Le temple a été détruit par notre faute, voilà ce que ça veut dire ; ce sont nos fautes, nos failles qui ont justifié notre situation misérable. Ça, on n'hésite pas à le dire, même si nous prions pour que le nom d'Hitler soit effacé, ainsi que celui de tous les hitlériens et de tous ceux qui ont collaboré avec lui. Ce sont deux choses qui n'ont rien à voir.

Moi j'ai mon rapport avec cette lettre, je dois rendre compte de cette lettre, je dois rendre compte de la hauteur ou de la bassesse à laquelle je me suis tenu dans la vision de la voix. Maintenant, que les salauds, que les autres aient été utilisés par le Roi des rois pour me faire entendre quelque chose, c'est là un autre registre de signification. On peut parfaitement trouver chez Drumont ou chez l'Abbé Pierre une manière de fusionner les deux registres. Et on va dire : ils l'ont bien cherché. On va faire les répugnantes pitreries de l'Abbé Pierre avec Arafat, enfin tout ce qu'on a vu depuis... (Tout cela, je l'ai d'ailleurs vu de très loin. Bon, enfin comme je ne me faisais pas trop d'illusions sur l'Abbé Pierre ! Mais je pensais à tous les amis qui, eux, se faisaient

beaucoup d'illusions, et j'avais vraiment beaucoup de compassion pour eux.) Mais encore une fois, rien de nouveau sous le soleil. Rien de nouveau sous le soleil, c'était un argument repris de génération en génération, et l'argument a une base : il suffit de joindre les deux registres. Moi je dis : j'ai été exilé à cause de mes fautes. Maintenant, on peut alors dire, au sens de l'Abbé Pierre ou au sens de Drumont : ils ont mérité d'être chassés, et donc, ça nous justifie nous, nous les partisans de Vichy. Rien de nouveau.

— *Mais alors, quel est le sens, et le risque, de ta parole, par exemple, ici à Lagrasse ?*

— Je ne sais pas si je fais bien d'être là. En tout cas, le seul intérêt de ma présence, c'est de dire cela, le tranchant de la parole...

Moi, quand je parle, je traduis, comme ça, littéralement. Maintenant, s'il y a un effort en face, je le fais aussi cet effort... On me demande d'être à la hauteur de ce qu'on m'a donné, donc si je ne suis pas à la hauteur, que je fais une pitoyable exhibition, alors que je devrais faire un beau saut en hauteur, c'est pitoyable, c'est piteux. Voilà, on est piteux, et quand on est piteux, on paye. Si vous voulez, on ne peut pas avoir la joie d'être attendu et puis ne pas répondre au rendez-vous. Ça serait de la tartuferie. Je suis joyeux, et tous les jours, je suis joyeux de savoir que je suis attendu, voilà ! Si maintenant en vérité je me sers de cette joie et que le reste du temps je fais des cochonnetées, ça se paye.

— *Mais si l'on revient sur le « rien de nouveau sous le soleil » et donc sur la permanence de la parole, peut-on nier pourtant qu'il y ait de l'Histoire, du progrès ?*

— Il y a dans le 5^e Livre un verset qui dit : J'ai donné le soleil, la lune, l'armée céleste aux nations du monde, pas à toi (toi : c'est-à-dire Israël).

Autrement dit, c'est très bien qu'il y ait des développements de la physique, de l'astronomie, l'astrophysique. C'est très très bien, mais ça te concerne pas. Directement, ça te concerne pas. Mais, allez-vous me dire, on a besoin du soleil

Jean Lebrun

pour s'éclairer. Oui : alors je demande aux nations l'autorisation d'utiliser la lumière du soleil et les retombées de l'astrophysique. Mais ton problème à toi, comme juif (c'est Dieu qui parle à l'homme), c'est la lumière tout court, celle qui est au-dessus du soleil, cette lumière. C'est au sujet de cela que je (Dieu) te demande des comptes. Maintenant, ne t'angoisse pas si les nations découvrent le trou noir. Ça ne concerne pas fondamentalement l'enseignement à toi adressé, donc où est le problème ?

Nous avons parlé sur deux plans différents. Quand j'ai dit : il n'y a rien de nouveau sous le soleil, ça voulait dire du point de vue de l'enseignement révélant. Par contre, ce que tu as entendu du point de vue de Lucrèce, tu l'entendras ensuite, et encore 2 000 ans après, de Gilles Deleuze. Alors, comme tes arrière-grands-pères du temps de Lucrèce, reste ferme en t'éloignant de ce sombre poème. Voilà ce que veut dire rien de nouveau sous le soleil. Il y a bien sûr des développements scientifiques, mais du point de vue de l'intériorité, Adam, créé au centre du jardin, contient tous les événements de nos existences possibles. C'est ça que veut dire rien de nouveau : du point de vue de l'intériorité, il n'y a rien à inventer, il y a absolument à veiller. On nous dit : Tu es dans le jardin, tu travailles et tu le gardes, tu travailles et tu le gardes. Travailler le jardin, garder le jardin, de génération en génération. Est-ce qu'il y a une fin d'une histoire marquée par l'expulsion du jardin ? Et un au-delà de cette fin ? Tout ça, ce sont des questions eschatologiques qui sont vraies, mais qui ne sont pas notre propos d'aujourd'hui.

— Mais, est-ce que pour les jeunes qui vivent le monde d'aujourd'hui, la question philosophique peut se poser dans les mêmes termes que — mettons — dans l'Antiquité ?

— Moi ce que j'entends, c'est la question suivante : est-ce qu'il y a une modification entre la situation des jeunes qui allaient dans les académies des platoniciens, il y a plus de deux millénaires, et puis la situation des étudiants d'aujourd'hui ? Certes, me semble-t-il, il y a une modification,

mais c'est en termes d'histoire des nations. Dans ce sens, le souci socratique de soi me paraît moindre dans l'Université d'aujourd'hui qu'il a pu être dans ces lieux-là. La modernité elle-même se veut anti-platonicienne (mais pas au sens de Jean-Claude Milner), nietzschéenne. Mais cela relève de l'histoire des nations. Du point de vue du juif, il y avait à l'égard des néoplatoniciens autant de problèmes que je peux en avoir aujourd'hui par rapport à Jean-François Lyotard, pour prendre un exemple d'intellectuel moderne, même si cela revêtait une forme différente. En ce sens-là, le travail et la garde de l'intériorité, c'est-à-dire de l'adamicité, est fondamentalement le même.

— Est-ce que tu penses que la découverte du processus psychique de l'inconscient n'induit pas un rapport nouveau à l'intériorité ?

— Réponse : Non. Un petit commentaire pour la réponse. Avant même que d'être juif, j'ai été sartrien et donc méfiant à l'égard de ce qui se présentait comme découverte freudienne — ça, c'est pour me donner un petit prestige d'une certaine continuité. Mais qu'est-ce qui s'est passé pour moi, après ? Il s'est passé que deux pages du Talmud sur les rêves m'apprennent bien plus que la *Traumdeutung*. Pour ne pas parler de la tradition historique. Donc effectivement, je peux soutenir que *Moïse et le monothéisme* est un opuscule d'une médiocrité qui égale ou dépasse celle du *Tractatus* de Spinoza, sans que ça ne pose de problème autre qu'académique, c'est-à-dire que les conseils d'université n'apprécient pas que je le dise. Ici, je prends mes risques pour survivre économiquement. Quand j'ai parlé de plaie, peut-être qu'on peut donner les deux noms propres que je viens de citer comme ceux qui disent en propre notre plaie. La peste pour nous. La peste de la modernité juive, la prétention au nouveau. J'ai réglé mes comptes avec le monde. Lévi Strauss peut être une petite question...

— Lorsqu'on te questionne toi, tu parles complètement de l'intérieur, mais nous, quelles possibilités avons-nous de créer

un rapport, nous qui ne sommes pas à l'intérieur de ce que tu dis ?

— Et pourquoi ne l'êtes-vous pas ? Enfin, à moi tu me poses une question qui vous appartient !

— *Parce que, moi, ma question par rapport à toi, qui plus est, dans la mesure où là on a une caméra, c'est : comment essayer de rendre compte de la parole que tu tiens et que tu vis ?*

— Non mais, tu me demandes pourquoi je suis en dehors du coup, alors moi je te rétorque : pourquoi tu te mets en dehors du coup ? C'est une vieille question, elle est au début du traité de l'idolâtrie dans le Talmud, c'est donc une vieille question des nations : Pourquoi nous as-tu mis en dehors du coup ? demandent les nations à leur créateur. Le créateur dit : Mais ça va pas la tête ? Qui s'est mis en dehors du coup ? Vous ou moi ? Mais moi, je vous ai dit ce qu'il faut faire, et vous n'en avez pas tenu compte. Qu'est-ce que c'est que cette manière de renvoyer la balle ?

Il y a un enseignement qui est donné. Je vais en parler un peu ce soir, lors de la seconde partie du colloque. En effet, c'est quand même accablant ce qui s'est entendu jusqu'à maintenant à propos du plaisir... J'aimerais quand même faire un petit signe aux beaux visages que je vois de temps en temps, là. Suggérer que la conjonction d'un homme et d'une femme est possible, signaler peut être, par-delà le lugubre qui a été entendu, ce qui a été dit en toutes lettres à Adam dans le jardin. Cette intériorité pourquoi ne serait-elle pas la vôtre ? Bon, du fait qu'il y a eu cette séparation entre nous, parce que les nations n'ont pas voulu être sensibles à cet enseignement, il apparaît maintenant des choses compliquées, il vous faut entendre une langue qui vous est devenue totalement étrangère, et donc vous avez l'impression d'être à l'extérieur. C'est ainsi que vous pouvez vous justifier en affirmant que cette intériorité ne vous concerne pas. Seulement, maintenant qu'on parle sérieusement et sincèrement, il faut tout arrêter et remettre le compteur à zéro. Qui a commencé ? Qui refuse de se mettre

dans le coup ? Bon, à partir de là, on reprendra toutes les médiations pour retrouver cette complexité qui existe dans notre séparation, mais de grâce d'abord un mot de repentir. Enfin, un mot, une virevolte... Il faut basculer. Il n'y a pas de question juive, il n'y a qu'une question des nations...

— *Mais si nous sommes là en train de t'écouter, c'est parce que l'intériorité dont tu parles, peut-être au moins avons-nous envie de l'entendre. Mais quelle possibilité avons-nous d'en entendre quelque chose, par-delà l'émission ?*

— Quant à l'émission, on a fait ce qu'on a pu, il me semble, pour s'entretenir. Et c'est déjà pas mal qu'il y ait autant de sollicitude à Lagrasse, dans ce Banquet. Je serais enfant gâté si je ne le reconnaissais pas. Mais ça, disons, c'est mon point de reconnaissance à moi.

Par-delà, et pour ce qui te concerne, ce qui vous concerne, il faut plus, il faut se mettre dans le coup. Alors effectivement si tu me demandais : comment tu peux m'aider à me mettre dans le coup ? il faudrait que je te réponde. Mais tout d'abord, il faut que j'entende l'expression de ce désir. Il ne suffit pas que vous ayez une tournure simplement favorable, c'est-à-dire que vous ne vous situiez pas à la place de la caricature du *Monde* ; cela est bien mais insuffisant, même si de mon point de vue j'en suis très reconnaissant. Pour l'unité de l'aventure adamique, il faut plus. Il faut ce holà qui viendrait des nations elles-mêmes.

1. Exode 20:18.

2. Exode 32:1 et suivants.

3. Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, Paris, Albin Michel, 1976. Cf. « L'Arche et la momie », p. 79-80, qui conclut ainsi : « Le Dieu vivant ne peut être parmi ce peuple libre dans le désert que si la momie de celui qui a obéi rigoureusement marche à ses côtés. »

4. Exode 31:18.

5. Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, op. cit. Cf. l'avant-propos de l'auteur.

Jean Lebrau

La cruelle légèreté des heures

par Jacques Réda

Il y a cinquante-sept ans (le 19 août 1940), Jean Paulhan, alors à Villalier, près de Carcassonne, écrivant à Henri Pourrat, note : « Je vois parfois Jean Lebrau. Très sympathique, avec sa sécheresse de caillou, et cette sorte de feu... Je lui demande des poèmes. Mais quand la NRF ? »

Autre lettre, huit jours plus tard, à Jean Lebrau lui-même. Paulhan y expose divers projets, diverses nécessités qui lui font souhaiter de se rendre à Paris de toute urgence, et de disposer si possible d'un laissez-passer permanent. Il est à Ambert en septembre. C'est déjà ça. Puis, début octobre, de retour à Chatenay. On peut supposer que Lebrau, « fonctionnaire à la préfecture de l'Aude », a joué le rôle qu'on attendait. Paulhan l'avait peut-être lu dans les *Cahiers du Sud* ou d'autres revues. Leur rencontre avait sans doute eu lieu par l'intermédiaire de Joë Bousquet. Paulhan devait tenir parole : les premières pages de Lebrau parurent dans le n° 22 de la « nouvelle » NRF, en octobre 1954. Mais un premier recueil de ses poèmes, *Impasse du romarin*, avait déjà pris place dans la collection « Métamorphoses » en mars 1953. Par la suite, et jusqu'en décembre 1979, Lebrau resta un collaborateur assez régulier de la revue, où sa signature apparaît une bonne cinquantaine de fois. Plus de la moitié de ces textes (la plupart des autres sont des notes de lecture) relèvent du genre de la chronique à sujet non obligatoirement littéraire, qu'affectionnait Paulhan. À juste titre. Quand on les relit, on s'aperçoit que la vraie littérature est souvent beaucoup plus présente dans ces modestes « airs du mois » que dans bien des morceaux brillants des sommaires. (*J'aurais aimé faire une revue uniquement de ce ton-là. Mais les écrivains se montrent en général d'une gravité indéfectible, comme si la gravité n'était pas aussi dans la pluie et le beau temps, la cruelle légèreté des heures.*)

De quoi parlait Lebrau ? Du beau temps, de la pluie, des gens et des heures de son village. Un village des environs. C'est constamment précis et juste, d'un mouvement qui, sans y toucher (si, mais on le sent à peine), peut vous laisser



Jean Lebrau



Portrait par Sibra.

au bord de l'étrange ou du vertigineux. À vous de voir, en somme. On se borne à vous indiquer le chemin, et l'on s'efface tout de suite, discrètement, voire avec un sourire. Vous avez le droit de juger cela charmant ou un peu court. On ne vous demande rien en échange. Passez donc.

Les poèmes de Lebrau supposent chez le lecteur la même disponibilité d'écoute. Rien de sonore ni d'éblouissant, rien

qui se prête aux laïus professoraux sur le sens, la nature, la fin ou le recommencement de la poésie. Comme dans la prose de ses chroniques, Lebrau raconte en vers ce qui se passe là où il vit. Les mots sont aussi simples, aussi compliqués et secrets que les gens, les plantes, les cailloux, les bêtes; la langue aussi naturelle que le gris de la pluie et le feu du soir. Plutôt que de vouloir l'épater avec « le feu de la pluie »,

il faut essayer de la piéger délicatement dans la cage du mètre et des rimes, où elle chantonnera. Mais ce n'est déjà plus pour Pierre, Paul ni même Jean qu'elle chantonne. Elle raconte sa mélancolie d'être au fond impuissante à les sauver de la pluie, du froid, du feu, du temps. Elle la chante à mi-voix.

*Ciel de lilas
Où sonne un glas
Sur des ardoises
Villageoises,
Le temps d'amour,
Le feu du jour,
La fleur aux lèvres
Et des chèvres
Sur le chemin...
Le lendemain
Que nul n'évite
C'est si vite.*

À mi-voix, mais sans langueur, sans verbiage, sans attendrissement. Comme l'inusable de ce qu'elle énonce, le plus usé des cadences et des sons reprend vigueur. C'est une variante villageoise et rurale de l'amertume fière et parfois un peu guindée de Toulet, mais souvent la même perfection éclore un peu au-delà des mots.

*J'ai chanté la fille aux chairs lourdes,
L'ellébore, les coquelourdes,
Et la feuille des matins verts
Où tanguent le vol des piverts.
Le jour où plus rien ne nous chante,
Et où seule la mort nous hante,
Est un jour comme un autre jour
Quand le ciel était plein d'amour.
Dans la bouche ce goût de terre
Et le seul besoin de se taire*

*Aux seules écoutes de Dieu...
L'arbre noir, la pierre, le feu.*

La définition de Paulhan même, quand il évoquait le feu et le caillou.

De l'homme qu'a été Jean Lebrau je ne sais pas grand-chose d'autre. Quand j'étais encore presque jeune on le disait déjà fort âgé. C'est sans grande importance. Les poètes sont toujours déjà morts d'une certaine manière, et c'est aussi pourquoi morts ils restent vivants, ensevelis sous la langue qui s'est nourrie de leur substance – souffle, feu, caillou. Le plus dommageable est qu'on ne peut même plus se procurer ses livres. Il faut s'en occuper.

*Aux cyprès, aux pierres
J'écoutais le vent.
Devant les Corbières
J'étais là, rêvant
De choses d'enfance
Contre le ciel noir
Prenant ma défense
Sous le poids du soir.*

pèlerinages

Tous les lundis de Pâques et de Pentecôte a lieu à Gruissan, village situé sur la façade maritime du massif de la Clape, un pèlerinage à Notre-Dame-des-Auzils. Ce sanctuaire est dédié à la Vierge du Bon Secours. En ce pays de pêcheurs-viticulteurs, la chapelle de l'ancien ermitage a toujours été ornée de nombreux ex-voto. Ces petits tableaux sont offerts par des marins qui les ont peints eux-mêmes où les ont fait réaliser sur commande. Ils représentent la scène du naufrage auquel ils ont échappé grâce à l'intervention miraculeuse de la Vierge. D'autres, à l'intention propriétaire, évoquent des embarcations naviguant sur une mer au repos. Les minuscules tableaux peuvent alors être remplacés par une maquette du navire ou de la barque que l'on place ainsi sous la protection de Notre-Dame-des-Auzils.

par Dominique Blanc

Du vin pour les morts

Les morts disparus en mer se dérobent à la ferveur rituelle des vivants soucieux de leur rendre un dernier hommage. Leur corps erre, pour toujours semble-t-il, dans les profondeurs de la mer, dans un lointain inaccessible. Les gestes qui s'adressent à eux prennent un tour et un sens particulier, du fait de l'absence physique de leurs restes. Aussi la tombe des « terriens » est-elle remplacée par un cénotaphe, un tombeau vide à la mémoire d'un disparu. Le pèlerinage des Auzils est tout à la fois l'expression d'une dévotion à la Vierge protectrice et une occasion toujours renouvelée de prier pour le repos de l'âme des marins emportés par les éléments. D'un même geste, les pèlerins rendent hommage à ces défunts singuliers et se protègent d'une mer dont la traversée, selon une croyance largement partagée, peut être assimilée au dernier voyage vers le pays des morts.

La procession matinale des lundis de Pâques et de Pentecôte suit donc un parcours que jalonne une suite de cénotaphes devant lesquels les pèlerins s'arrêtent un instant pour honorer les êtres qu'ils représentent. Ce lent chemine-



ment vers la chapelle est suivi essentiellement par des adultes, dans le silence et le recueillement. La place et le rôle des jeunes est plus ambigu. Ils semblent, aux yeux du participant étranger au village, emprunter des chemins de traverse, et, surtout, leur comportement est l'objet de commentaires divers. On salue leur constance dans la participation à un rituel qui pourrait sembler d'un autre âge – le village originel est aujourd'hui flanqué d'un port de plaisance et d'une station balnéaire – mais, dans le même temps, on critique leur désordre et leur excessive consommation d'alcool, qui contraste avec l'ordonnancement immuable de la procession « officielle ». Pour comprendre cet apparent paradoxe, il fallait se mêler au groupe des jeunes pèlerins. Curieuse des pratiques culturelles les plus diverses autour de la vigne et du vin, Christiane Amiel les a suivis plusieurs fois dans leur montée aux Auzils. Son observation minutieuse nous permet de comprendre le sens de leurs comportements.

Contrairement à quelques-uns de leurs censeurs qui pensent abruptement qu'ils profitent du pèlerinage « pour se saouler », les jeunes de Gruissan accomplissent eux aussi un parcours rituel rigoureusement organisé. Plus que cela : contrairement à leurs aînés qui ont abandonné peu à peu le départ de l'ancienne route pour emprunter une nouvelle voie goudronnée les conduisant directement au pied du promontoire où se trouve le sanctuaire, les plus jeunes suivent intégralement et précisément l'ancien chemin, celui que les générations précédentes ont foulées de leurs pas. Sans ministre du culte et sans aucun appareil, ils y accomplissent leurs propre rituel. Ils « boivent un coup » devant chaque croix commémorative, devant chaque « tombe » rencontrée le long du chemin :

« À chaque cénotaphe – Christiane Amiel évoque ici le pèlerinage du lundi de Pâques 1987 – un garçon, le meneur du groupe, s'avance, élève sa bouteille ou bonbonne, boit une gorgée, répand un peu de liquide au pied de la stèle, puis appelle tour à tour ses compagnons qui, l'un après l'autre, viennent boire face à l'inscription qui porte les nom, âge, date et

lieu de décès des anciens navigateurs et se termine toujours par cette requête : *Priez Pour Lui*. Toutes les croix sont ainsi « arrosées »... Lorsqu'ils rejoignent la route, partie de l'itinéraire commune aux deux groupes, les jeunes s'empressent d'aller ramasser dans la garrigue et les bois environnants, des pierres qu'ils jettent au milieu de la chaussée, s'essayant même à faire rouler des rochers, utilisant tout ce qui leur tombe sous la main pour encombrer le passage. Ils s'étalent aussi en largeur, obligeant les automobilistes à ralentir et parfois à s'arrêter. Un des jeunes s'étend par terre devant la voiture : « Il est mort, buvez un coup en son honneur ! Le conducteur, à qui l'on tend une bouteille, se soumet volontiers à la coutume ; le « mort » se relève, le groupe s'écarte et tout le monde redémarre... La troupe turbulente incarne celle, vindicative, des morts qui en appellent aux vivants pour qu'ils satisfassent aux usages qui leur permettraient de trouver le repos. En même temps, elle donne sens aux libations faite en l'honneur des morts. Cheminant en cohorte, trinquant de cénotaphe en cénotaphe, le groupe juvénile apparaît alors porteur de doubles attributs, chargés à la fois de manifester les revendications des morts et d'accomplir le rituel d'apaisement. »

Sur la route des Auzils, les jeunes prennent au pied de la lettre le langage commun de l'ivresse. Ils mettent en scène la désignation du fait de boire immodérément par les expressions « tomber raide » ou « ivre mort ». Ils boivent peu, en réalité, au cours de leur pèlerinage, mais ils se font un devoir de mimer l'ivresse, de la représenter. Dès l'aube, ils brandissent des bouteilles, « font les morts » en faisant semblant de les avoir vidées. Loin d'insulter ainsi les défunts par une pratique sacrilège, ils s'insèrent, au contraire, dans la tradition des repas funéraires où l'excès de boisson tenait, et tient encore en certaines régions, une place obligée. Refuser de boire du « tonneau d'enterrement » ou des « bouteilles de bon vin » mises de côté, souvent par le mort lui-même, en prévision du dernier repas, ce serait refuser de souder autour du défunt la communauté des vivants qui doit lui rendre hommage. La proscription du « petit verre » lors de la visite mortuaire ou des libations lors du retour de l'enterrement

pèlerinages

est une invention récente. Rendre hommage au mort c'est aussi trinquer avec lui, lui laisser emporter sa part de vin rituel (en divers lieux, on garnit le cercueil avec les meilleures bouteilles). Que dire alors des disparus en mer, de ceux qui n'ont pu partager le dernier repas ? À chaque pèlerinage, les jeunes leur offrent les libations qu'ils n'ont jamais eues.



La procession terminée, les adultes pique-niquent dans la pinède. Les jeunes, eux, n'arrêtent pas là leur parcours. Ils explorent maintenant un autre espace « descendant par un autre versant, suivant le cours des ruisseaux, explorant les grottes, escaladant les falaises, rejoignant enfin la mer pour accomplir un dernier plongeon ». C'est là l'occasion d'initier les « petits ». Les « grands » les laissent explorer les sous-bois, les excavations et les grottes sur le chemin descendant. Puis ils les saisissent brutalement et les plongent dans l'eau glacée d'une source, leur faisant ainsi éprouver la suffocation du noyé. Ils n'ont pas eu le droit de participer à la montée

du matin, avec les bouteilles. Cette première épreuve leur ouvrira la voie du pèlerinage. Quant aux buveurs, après avoir fait les morts devant les cénotaphes des disparus, ils occupent le temps de la redescente vers le village à s'éloigner de ce contact risqué avec le monde des défunts : « *Le groupe chemine donc de point d'eau en point d'eau, buvant à chaque source, s'aspergeant mutuellement, plongeant bras et visage dans l'onde des ruisseaux jusqu'à un ultime bain dans la mer qui clôture les ablutions avant le retour au café dans le village.* »

Les adultes, qui ont suivi sagement le parcours le plus bref de la procession et qui critiquent parfois les jeunes pour leurs comportements excessifs, avouent, pour la plupart, avoir eu la même attitude quand ils étaient eux-mêmes adolescents. Ils se rappellent aussi combien ce parcours rituel solidaire prenait sens pour la communauté formée par les pêcheurs-viticulteurs du village, gens de la vigne et gens de la mer. Aujourd'hui, les jeunes fabriquent un « mélange » à base d'alcool dont ils emplissent leurs bouteilles. Autrefois, ils faisaient un vin « spécial » élaboré collectivement en grappillant dans les vignes des uns et des autres, après les vendanges. Ni rouge, ni rosé, ni blanc, mélange de grenache, de muscat et de cépages ordinaires, il était le vin de tous, le vin pour les vivants et les morts, le vin que l'on montait à la chapelle.

Pour en savoir plus : Christiane Amiel, *Traverses d'un pèlerinage. Les jeunes, le vin et les morts*, Terrain. Carnets du patrimoine ethnologique, n° 13, 1989. « La mort difficile », *Hésiode. Cahiers d'ethnologie méditerranéenne*, n° 2, 1994.

chapitre VII

l'âme des morts
sans cornes

par Dominique Manotti

Elle s'assied tranquillement, sur le banc, à côté du camé envapé, pose sa perruque sur ses genoux, pousse du pied la jambe d'un des deux débiles qui la gêne, pose son fusil sur le sol à côté du banc, s'étire, me montre la vallée :

— Superbe coup d'œil, n'est-ce pas ?

Cette femme est d'un calme impressionnant, inquiétant même. C'est vrai d'ailleurs que la vue est belle, je n'y avais pas pris garde, pour tout dire. Je regarde un moment les couleurs de la vallée, le calcaire gris, les vignes géométriques et clairsemées, quelques rares oliviers gris et verts, les cyprès et les arbres foncés, la masse de l'abbaye, à côté du village, dans les tons jaunes. La chaleur commence à vibrer dans la lumière bleu tonique. Mais où je vais, comme ça ? Je suis en compagnie d'une mystérieuse tueuse, colonelle dans une secte certainement fascisante et peut-être islamiste, à côté d'un drogué à la limite de l'overdose, et des cadavres de deux sicaires. Stéphanie, il est temps de faire quelque chose.

D'abord, m'asseoir, j'ai les jambes qui tremblent, sur une aile de la bagnole désossée. Je la dévisage. Les cheveux noirs, crépus, les yeux noirs immenses qui mangent tout le visage, le teint bistre, tout cela évoque quelque chose pour moi, mais quoi ?

— Alors, décidément, vous ne me reconnaissez pas ? Et si je vous dis Philomena à Szeged... ?

Bien sûr, la femme entr'aperçue à la fenêtre de la voiture, dans la nuit. Ça ne contribue guère à clarifier la situation.

— En somme, c'est la deuxième fois que je vous sauve la vie. Enlevez donc votre perruque de rousse flamboyante, qui ne trompe personne, vous aurez moins chaud.

Je m'exécute, j'arrache ma perruque, et la flanque dans mon sac à dos. À peu près aussi utile que mon arme de service. C'est vrai que je me sens mieux.

— J'attendais votre venue depuis un bon moment.

Elle saute sur ses pieds. Maintenant, un peu d'énergie. Il ne faut pas nous endormir ici.

Chapitre VII

Elle ramasse son fusil, essuie soigneusement la crosse avec un pan de la chemise du camé, toujours envapé, et même un peu plus – il ne ronfle plus – et la lui met entre les mains.

— Aidez-moi.

Nous tirons les deux cadavres pour les disposer face au camé. Difficile pour le gros mastoc. Au dernier moment, je pense à refermer sa braguette. Pas commode, mais il faut soigner les détails. Le petit nous donne moins de mal. Philomena vérifie la mise en scène, utilise sa perruque pour effacer les traces laissées par les deux corps dans la poussière de la cour.

— Très bien, je remonte chez les Bienheureux.

Elle sourit devant mon air effaré.

— Évidemment, vous ne m'avez pas vue. On ne s'est pas rencontrées. Vous n'êtes jamais venue ici. Moi non plus. (Elle me fixe, yeux froids comme la mort). Continuez votre travail, faites votre article sur le Maréchal et ses zigotos. Pour l'instant, votre couverture tient. Mais barrez-vous au plus vite. Je ne suis pas préposée au sauvetage systématique d'un agent français.

Je dois toujours avoir l'air aussi conne, genre merlan frit.

— Cette affaire vous dépasse. Elle dépasse vos services, vos ministres, votre pays.

— Vous n'allez pas me laisser comme ça. J'ai droit à un minimum d'explications.

— Il y a des choses inexplicables. Sachez simplement que je combats du bon côté.

Sourire à nouveau. Son visage se transforme, s'emplit d'une grande douceur. Elle passe sa main autour de mon cou, ses doigts s'égarent un peu dans mes cheveux trempés de sueur.

— Rentrez chez vous le plus vite possible. Le climat de Lagrasse peut devenir malsain. Je dois y aller.

Elle se penche, pose ses lèvres sur ma joue et frôle – c'est fugitif, rapide, presque imperceptible – mes lèvres desséchées par le soleil. Elle se retourne et elle disparaît du côté de la rivière. Elle a dû repérer ma voiture, se garer à côté et monter voir ce que j'étais en train de fabriquer, sans faire de bruit. C'était une bonne idée. J'essaie de reprendre la

conversation avec le camé. Et ça, ce n'est pas une bonne idée. Parce qu'il est franchement mort.

Direction l'hôtel. Faire le point en roulant. Primo, je suis vivante; c'est déjà pas si mal. Deuzio, je me suis faite avoir comme une bleue : par les affreux braguette ouverte, par Philomena qui me mène en bateau. D'où, tertio, je n'y comprends rien du tout.

Quel est le rôle de Philo? – Tiens, je l'appelle Philo. C'est venu spontané. Début de familiarité? Je m'essuie rapidement la bouche (effacer le semblant de baiser qu'elle y a déposé. Pourquoi suis-je troublée? Ah, Luc, mon salopard, pourquoi es-tu si loin?) – Philo, que je trouve deux fois en travers de ma route et qui deux fois me tire du pétrin? Pourquoi a-t-elle descendu les deux gardes-chiourmes du Maréchal après avoir peut-être flingué pas moins de sept agents? Est-elle vraiment infiltrée dans la secte? Veut-elle donner le change? Pour qui travaille-t-elle? « Je combats du bon côté ». Où est le bon côté, à l'Est, à l'Ouest, au Sud? Où sont les bons, les méchants?

Des questions par milliers. Je m'arrête à la Poste. Passer un coup de fil à la Piscine, loin de cette fouineuse de Caroline – va savoir si elle ne m'a pas mise sur écoute –. Informer le patron, sur sa ligne personnelle, en savoir plus sur Philo.

Et là, surprise!

— Pataquès, dit le patron. Ordre venu d'en haut. Veulent arrêter les frais. Négociations complexes. Priorité aux diplomates. Enquête de routine confiée à la gendarmerie. On ne veut plus de nous. Service désavoué. [Soupirs. Je crois l'entendre pleurer].

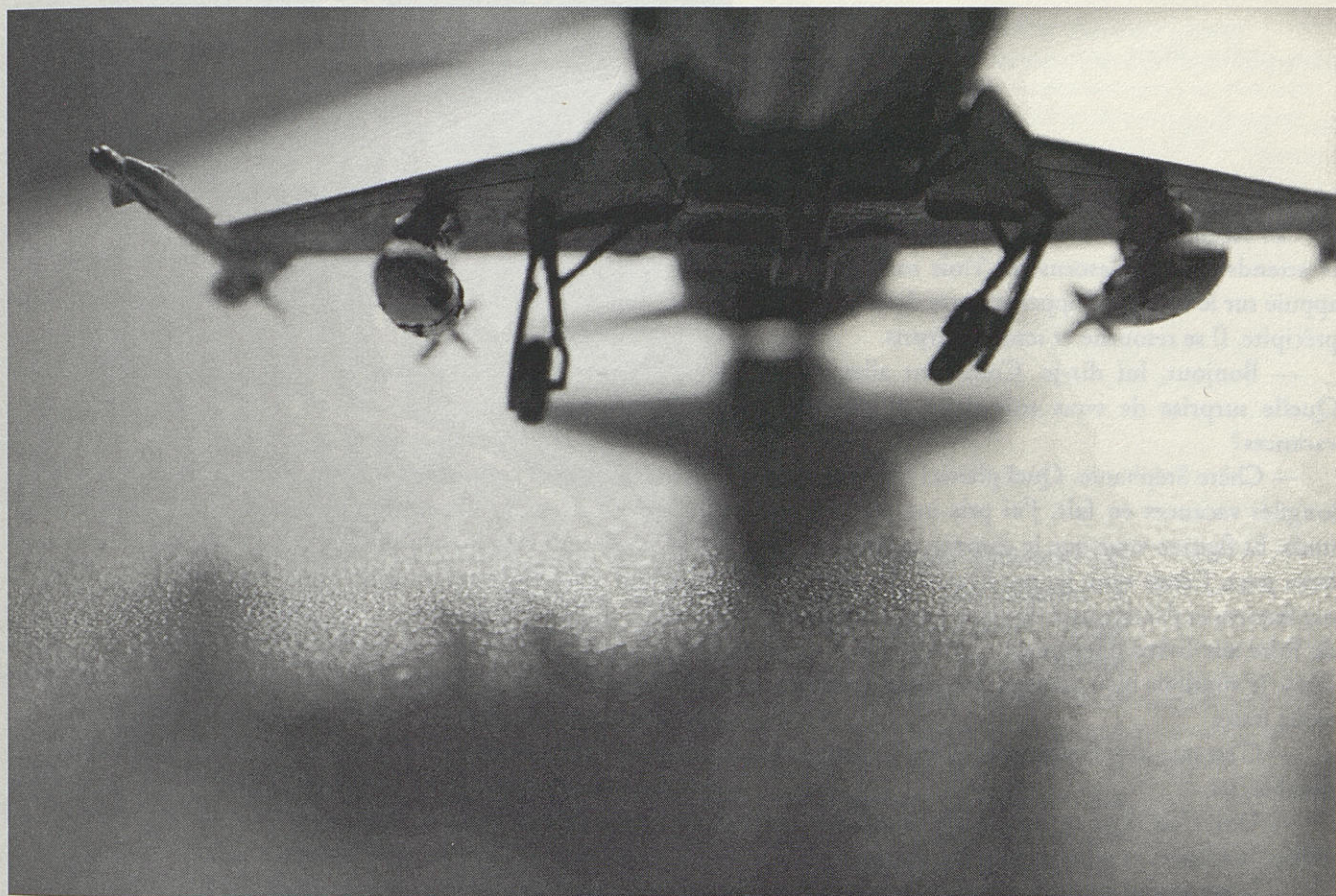
J'en reste sur le cul. Et me mets à gueuler :

— Vous pouvez pas faire ça! Cinq agents algériens, deux de chez nous!

— Légion d'honneur à titre posthume. Quand on aura retrouvé les corps, évidemment.

— Mais c'est nul! Ici, il y a une secte, des néo-nazis, des agents de je-ne-sais-où, des assassinats, des camés qui clament.

— Je sais, je sais. Je regrette autant que vous. Mais ce sont les ordres.



— Ce sont vos ordres à vous, patron ?

Long silence au bout du fil. C'est rare de le voir hésiter. C'est ce qu'on appelle un décideur qui décide vite d'habitude. Là il se creuse les méninges, pèse le pour et le contre. Ça doit vraiment le déprimer de se voir déchargé de l'affaire. Je pousse mon avantage :

— Est-ce qu'on est vraiment sûrs que je vous ai appelé aujourd'hui ?

— On peut peut-être voir les choses comme ça. Vous êtes dans l'impossibilité de me joindre, perdue dans la cambrousse.

Je me sens un peu soulagée.

— Je vais faire déposer une note dans votre casier, poursuit le patron. Comme quoi la mission est terminée. Le temps de la rédiger, de la faire taper, de la relire, de la signer. La routine, quoi.

Il se reprend d'un coup :

— Je ne vous ai pas eue au téléphone. Mes ordres sont les ordres. Je ne vous couvre en aucun cas. C'est bien compris. En aucun cas.

— Comme d'habitude, patron, comme d'habitude.

— Faites pas de conneries. On tient un peu à vous, ici. En cas de pépin, appelez sur la ligne rouge.

La ligne rouge, ultrasecrète, indétectable, au système de brouillage changé tous les jours. On est seulement trois, boulevard Mortier, à connaître le numéro, et le code.

Hostellerie Charlemagne. Caroline me sourit, d'un air entendu et va, ostensiblement, téléphoner. Elle chuchote : « Elle vient de rentrer ». Puis se tourne vers un client qui vient de poser sa valise. Je le vois de dos. Petit costard de lin. Bottes. Cheveux gris presque blanc, longs, qui dépassent d'un chapeau de paille. Une voix familière.

— J'ai réservé une chambre, Mademoiselle. Je suis

M. Dou - ça s'écrit D, O et E -. John Doouu.

Cet accent, je le reconnaîtrais entre mille. Je m'éloigne, et attends près de l'ascenseur. Trois minutes plus tard, il appuie sur le bouton d'appel et entre dans la cabine. Je m'y précipite. Il se retourne et semble surpris.

— Bonjour, lui dis-je. Comment allez vous Harry? Quelle surprise de vous voir dans ce coin perdu. Des vacances?

— Chère Stéphanie. Quel plaisir! Pour moi, ce sont de longues vacances en fait. J'ai pris ma retraite il y a trois mois. Et figurez-vous que je compte m'installer dans votre beau pays. J'étais venu ici par hasard, il y a deux ans, avec ma femme, et j'ai retrouvé de vieux bouquins dans une sorte de foire aux livres. J'adore ce « coin perdu » comme vous dites. Je voudrais bien trouver une petite maison pour mes vieux jours.

— C'est une idée fantastique. C'est un endroit tellement paisible, ici.

— Oui, c'est bien ce que j'avais pensé. Ah, le repos, le calme, le silence, et vous même, ma chère?

— Je me repose aussi. J'en ai bien besoin. Je suis ici pour quelques jours.

— Vous m'accorderez bien un dîner? Pour parler de l'ancien temps.

— Je vous appellerai. Vraiment très heureuse de vous revoir.

Baisemain. Toujours bien élevé. À l'ancienne. Se dirige vers sa chambre et me fait un petit salut de la main.

Qu'est-ce donc qu'Harry Matthews, alias John Doe, retraité de la CIA, vient bien faire à Lagrasse?

La nuit. J'ai du mal à dormir. Il fait trop chaud et je n'arrête pas de penser à cette journée. J'ai dîné toute seule. Migraine, excusez-moi Harry, je ne suis pas fréquentable, un autre soir peut-être.

Le flot des touristes s'est tari. Les boutiques ont fermé depuis belle lurette.

Nuit calme. Grésillement de cigales. D'habitude ça

m'endort, aujourd'hui ça m'énerve. Je transpire, me retourne dans mon lit, vais prendre une douche qui ne sert à rien, juste cinq minutes de répit. Pendant ce temps, Luc doit se la couler douce à Saint-Barthélemy. Je pense à son corps, ses épaules, ses bras qui savent si bien m'enlacer, je pense que j'aurais mieux fait d'être avec lui. Et je souhaite aussi que personne ne soit en train de profiter du bonhomme, il en serait capable, le bougre.

Pensées confuses et un peu bêtasses donc. Début d'endormissement. Interrompu brutalement. Une formidable explosion déchire la nuit. Des cris dans la rue, des lumières qui s'allument aux fenêtres, des gens qui courent.

Au loin, des flammes couvrent de leur lueurs les faibles lumières du village. Explosion au gaz? Attentat?

Je m'habille en vitesse et remonte la rue. Ça se passe après le bâtiment d'accueil et d'information qui délivre ses prospectus sur les charmes de Lagrasse. Les flammes semblent monter du parking. Des types en pyjama font la chaîne avec des seaux. Trois voitures sont en train de brûler. Et surtout un morceau du mur d'enceinte est parti en fumée, non loin du marchand de pinard. Dans une des voitures, deux corps sont carbonisés. Une voiture du coin (on voit encore sa plaque d'immatriculation se terminant par 11), avec – on le saura plus tard – un enfant du pays et une vacancière. La femme était à sa tâche, penchée sur l'entrejambe du gars, ils sont morts sur le coup, soufflés par l'explosion et sont restés en position : l'épectase telle qu'on la rêve (du moins on le souhaite pour eux).

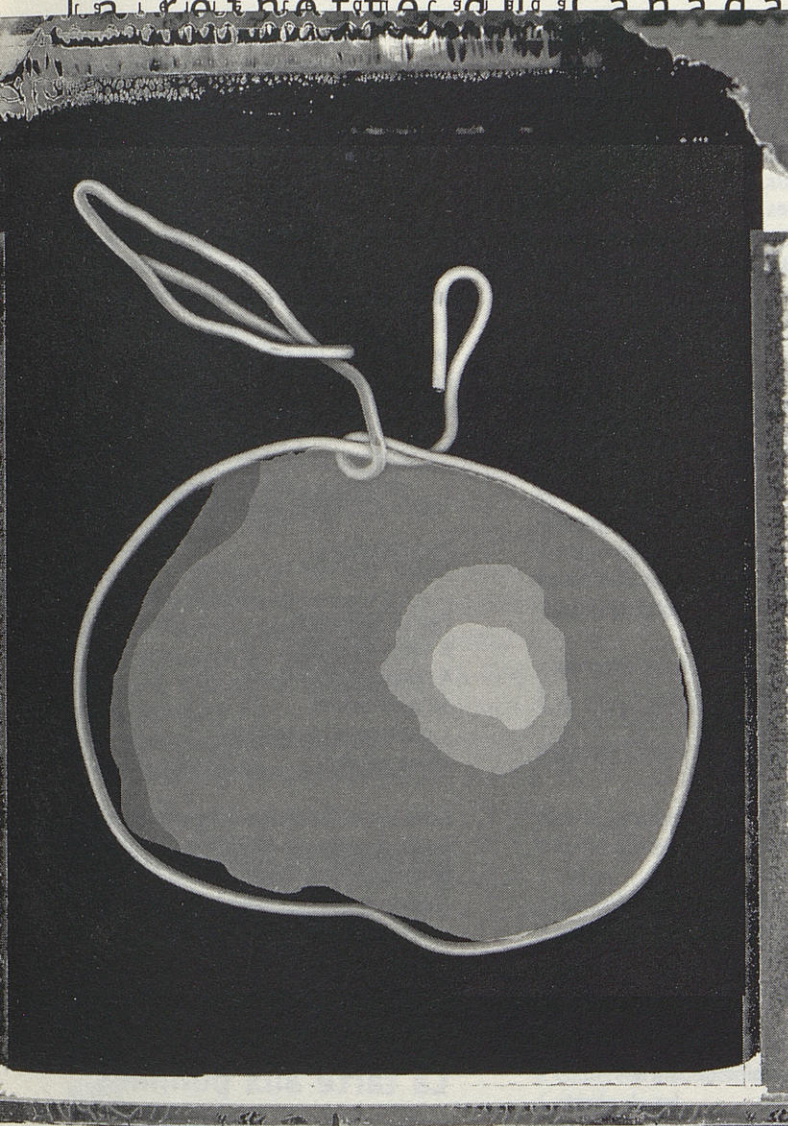
Spectacle de désolation. Une foule s'affaire et a plutôt tendance à se gêner. Ça crie dans tous les sens et ça s'agite, de manière inefficace et désordonnée. Enfin les pin-pon se font entendre.

Mon regard est attiré par un amas de ferraille encore fumant, à cinq mètres des bagnoles en feu. C'est gris noir, c'est fiché dans le mur, ça possède de grosses ailettes.

Voilà qu'on tire des missiles sur le village de Lagrasse maintenant!

(à suivre)

La rainette du Canada



« Dans les années soixante, j'ai trop connu de journalistes. À midi, ils déjeunaient d'une pomme. Plus ils étaient élevés dans la hiérarchie, moins ils la pelaient. La plupart d'entre eux sont morts¹. Je leur survis. Il m'arrive parfois de manger des pommes. Des clochardes et des rainettes. Rainettes et non : reinettes. Les rainettes, toutes pommes qu'elles soient, s'écrivent avec un *a*, pour rappeler qu'elles ont une peau comparable à celle des grenouilles. Rainette désigne cette apparence. C'est une bonne apparence. Les unes viennent du Canada, d'autres du Mans. On devrait pouvoir en trouver ailleurs, normalement.

Aucune rainette, jamais, n'a voulu être aussi grosse qu'un bœuf. (Sauf, peut-être, celle qui réussit à se faire manger par Ève – ou par Adam, je ne sais plus : il y a si longtemps.) »

Pierre Dumayet

par Sabine Minard
et Colette Olive
illustration Michel Redon

1. C'est vrai : j'étais plus jeune qu'eux.

recettes

Les reinettes en salade

Pour 6 personnes :

4 pommes
1 chou rouge
huile, vinaigre, sel, poivre

Effeuille le chou et le découper en fines lamelles. Peler les pommes, les couper également en fines tranches. Mélanger et assaisonner. Servir frais. On peut, pour enrichir la salade, ajouter quelques noix ou quelques morceaux de fromage.

Le foie gras d'oie aux reinettes

Pour 6 personnes :

1 foie d'oie frais d'1 kg environ
1,5 kg de reinettes
1 petit verre de porto
80 g de beurre
1 verre de bouillon de volaille
sel, poivre

Couper le foie en tranches de 1 cm d'épaisseur, les saupoudrer de chaque côté d'une pincée de sel fin et de poivre moulu. Laisser en attente.

Peler et couper les pommes en 4 ou 6 quartiers selon leur grosseur.

Dans une sauteuse, faire fondre le beurre, y mettre à dorer les pommes sur une seule couche ; elles ne doivent pas se chevaucher. Lorsqu'elles sont dorées des 2 côtés, baisser le feu pour qu'elles cuisent doucement (environ 10 minutes en veillant bien qu'elles restent entières).

Pendant ce temps, faire revenir à la poêle, sans matière grasse et pendant 10 minutes, les tranches de foie.

Dès que les reinettes sont cuites, les réserver sur le plat de service. Déglacer la sauteuse avec le porto, à feu vif, ajouter le bouillon de volaille et laisser réduire d'1/3. Poser les escalopes de foie sur les pommes et servir aussitôt.

Le boudin grillé aux pommes reinettes

Pour 4 personnes :

500 g de boudin à griller
8 belles reinettes
40 g de beurre
sel

Faire fondre les pommes pelées et coupées en quartiers dans une poêle avec le beurre. Laisser cuire 20 bonnes minutes en secouant souvent. Saler en fin de cuisson.

Pendant ce temps, faire griller le boudin légèrement enduit d'huile et piqué de part en part avec une aiguille pour éviter qu'il n'éclate. Compter environ 10 minutes de cuisson.

Servir très chaud, entouré des pommes.

Les beignets de reinettes

Pour 6 personnes :

5 grosses reinettes
1 petit verre de kirsch
2 cuillerées à soupe de sucre
1 friteuse remplie d'huile

Pour la pâte à beignets :

10 cuillerées à soupe de farine
1 œuf
1 cuillerée à soupe d'huile
1 verre de bière blonde
2 blancs d'œufs
1 pincée de sel, 1 pincée de sucre
1 pincée de levure chimique

À l'avance, battre ensemble, dans un saladier : l'œuf entier, la bière, l'huile, le sel et le sucre.

Mélanger la levure avec la farine et la verser en pluie tout en battant à la fourchette comme pour une omelette. Couvrir le saladier avec un torchon et laisser reposer 1 heure.

Peler les pommes, les évider. Les couper

en rondelles épaisses et les mettre dans un saladier avec le kirsch et les 2 cuillerées à soupe de sucre. Laisser macérer.

Mettre l'huile de la friteuse à chauffer, battre les 2 blancs en neige très ferme et les incorporer délicatement à la pâte. Tremper chaque rondelle de reinettes dans cette pâte avant de la jeter dans la friture très chaude.

Laisser dorer les beignets 3 minutes, les égoutter et les servir chauds, saupoudrés de sucre et de cannelle, selon le goût.

Les côtes de porc aux pommes

Pour 4 personnes :

4 côtes de porc
4 reinettes du Canada
50 g de beurre
1 petit verre de cognac
sel et poivre

Faire fondre le beurre dans une grande poêle et cuire les côtelettes, 5 minutes de chaque côté. Saler, poivrer, arroser de cognac chaud, et flamber. Ajouter les pommes pelées et coupées en fines tranches. Laisser mijoter encore 10 minutes puis servir aussitôt.

La tarte aux pommes reinettes

Pour 6 personnes :

6 grosses reinettes
50 g de sucre
50 g de beurre
1 cuillerée à soupe de calvados
250 g de pâte sablée

Éplucher les pommes et les couper en gros quartiers. Les faire sauter 5 ou 6 minutes dans une poêle avec le beurre. Les réserver, les saupoudrer de sucre et les arroser de calvados.

Préchauffer le four à 210°
(thermostat 7).

Garnir un moule à tarte avec la pâte, disposer les pommes dessus. Mettre à cuire au four pendant 40 minutes. Servir la tarte tiède, accompagnée de crème fraîche si on le souhaite.

Les reinettes au four

Beurrer un plat à gratin, évider les pommes. Mettre dans le trou 1 cuillerée à café de sucre en poudre et y glisser 1 noix de beurre. Verser du cidre ou de l'eau dans le fond du plat (1/2 cm environ).

Ne pas les cuire dans un four trop chaud car elles éclateraient. Les arroser à mi-cuisson. Elles sont cuites au bout de 20 à 30 minutes si en les traversant avec une aiguille à tricoter on ne rencontre aucune résistance.

Servir tièdes ou froides, avec de la crème fraîche ou de la gelée de framboise.

le coulis de reinettes à la crème anglaise

Pour 4 personnes

La compote :

4 belles reinettes du Canada
sucre, vanille en poudre, un zeste de citron
gelée de coings

La crème anglaise :

75 cl de lait
8 jaunes d'œufs
1 bâton de vanille
225 g de sucre

Faire une compote : éplucher 3 reinettes du Canada, les découper en lamelles, les sucrer selon le goût, mettre un peu de vanille, un zeste de citron et ajouter un peu d'eau. Laisser cuire 10 à 15 minutes. Remuer à la fourchette pour obtenir un

coulis épais (c'est-à-dire une purée grenue) que l'on met dans un compotier, nappé d'une bonne cuillerée de gelée de coings. Par-dessus ajouter une bonne épaisseur de crème anglaise.

La crème anglaise : mettre le lait à bouillir avec la vanille et le zeste de citron. Pendant ce temps, casser les œufs et garder les jaunes dans un saladier. Faire couler le sucre en pluie fine sur les œufs tout en remuant avec une spatule. Le mélange doit devenir mousseux et blanchâtre. Ajouter alors le lait refroidi en tournant doucement. Remettre sur le feu très doux pour faire cuire : il faut remuer sans arrêt et surtout ne pas laisser bouillir car la crème tournerait. Elle est cuite lorsqu'elle nappe la cuillère de bois.

Le crumble de reinettes aux amandes

Pour 6 personnes :

1 kg de pommes reinettes
1 citron
3 cuillerées de sucre en poudre
2 cuillerées à café de cannelle en poudre
Pour la pâte : 150 g de farine
150 g de sucre
120 g de beurre
1 jaune d'œuf
2 cuillerées à soupe d'amandes hachées
1 pincée de sel

Couper les pommes en tranches et les arroser de jus de citron. Dans une casserole, les faire cuire à feu doux 15 minutes avec 1/2 verre d'eau et 3 cuillerées à soupe de sucre. Préchauffer le four à 180° (thermostat 6). Préparer la pâte : couper 100 g de beurre en petits morceaux. Dans un saladier, mélanger la farine, le sucre et une pincée de sel. Incorporer le beurre et le jaune d'œuf, en travaillant la pâte du bout des doigts. Elle doit avoir la

consistance d'un sable grossier.

Beurrer un plat avec le reste de beurre, y étaler les pommes cuites et saupoudrer de 2 cuillerées de cannelle. Recouvrir avec la pâte sur 2 cm d'épaisseur. Parsemer d'amandes hachées et faire cuire au four 20 minutes environ, puis 2 minutes sous le gril pour dorer. Servir tiède, avec de la crème fraîche.

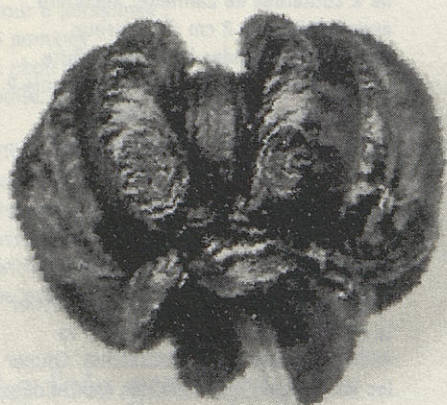
la gelée de pommes

Éplucher les pommes reinettes et retirer le cœur avec les pépins que l'on va envelopper dans une mousseline. Couper les pommes en quartiers, les mettre dans la bassine à confiture avec la mousseline contenant les cœurs. Couvrir d'eau (1 litre d'eau pour 500 g de fruits épluchés). Dès que le liquide bout, baisser le feu jusqu'à ce que les pommes soient cuites.

Verser dans un tamis pour que les fruits s'égouttent bien et tordre la mousseline pour en extraire tout le gélifiant. Mesurer le jus recueilli, le porter à ébullition et, quand il est chaud, ajouter 800 g de sucre, 1 gousse de vanille ouverte, 1 jus de citron par litre de jus. Faire cuire à grand feu en remuant souvent et en écumant. Au bout de 30 minutes environ, la gelée est cuite, il faut qu'elle nappe la cuillère. Mettre en pots et boucher immédiatement.

Avec la chair des reinettes que l'on a gardée, on prépare de la pâte de pommes. On fait cuire les fruits avec leur poids de sucre en remuant sans arrêt car ça éclabousse (attention de ne pas se brûler!). Quand on remue et que la marmelade se détache en bloc tout autour de la bassine, la pâte est prête. La verser dans des moules ou des barquettes plates, saupoudrer de sucre cristallisé. Une fois la pâte bien refroidie et bien prise, on peut la consommer coupée en carrés.

poison



Les plantes vénéneuses des Corbières

Dans la région, seul le redoul présente un réel danger pour l'homme et mérite absolument d'être identifié. Il y a dans la nature une multitude de plantes ou d'arbres plus ou moins toxiques – que ce soit par leurs fruits, leurs feuilles, leurs tiges, leurs sucres ou leur latex ou encore leurs racines. Citons quelques espèces que l'on peut rencontrer dans les Corbières : l'if, l'amandier à amandes amères, le houx, le daphné sainbois, le fragon petit houx, le chèvrefeuille des Baléares, la salsepareille, la plupart des digitales et des euphorbes, le buis. Néanmoins, la majorité de ces plantes possède en contrepartie quelques propriétés médicinales reconnues. En fait, il s'agit toujours d'une question de dose !

Le redoul, ou corroyère à feuilles de myrte (*Coriaria Myrtifolia*).

Cette plante vénéneuse est très commune dans les environs de Lagrasse. Elle pousse sur les talus, au bord des sentiers, sur les coteaux, sur les berges et dans les clairières particulièrement ensoleillées. D'une hauteur de 1 à 2 m, elle se reconnaît facilement à ses feuilles opposées, légèrement vernissées, et surtout à ses fruits charnus noirs et luisants ayant à maturité l'aspect d'une baie. En période estivale, ce fruit est particulièrement dangereux. Bien que différent, il peut toutefois être confondu avec une mûre, surtout par de jeunes enfants. Des cas d'intoxication ont été maintes fois relevés dans les Corbières et une ingestion abusive de baies de redoul peut entraîner la mort. On raconte que des soldats de Napoléon, pris d'horribles spasmes après avoir mangé imprudemment des fruits de cette plante, en mou-

rurent. La coriamyrtine, contenue dans ce végétal, affecte le système nerveux et respiratoire, et provoque des convulsions. Une hospitalisation urgente s'impose après toute consommation.

Dans les Corbières, cette plante rendait les chèvres folles. En effet, lorsque ces animaux en consommaient les feuilles, qui contiennent également du poison mais en plus faible quantité, on disait qu'elles étaient *enredoundos* parce que, prises de vertiges, elles tournaient en rond.

Enfin, il faut tout de même reconnaître quelque propriété bénéfique à cette plante : riche en tanin, elle était utilisée pour la fabrication des cuirs (*coriaria* vient du mot latin cuir) et le traitement des peaux.

Le buis (*Buxus Sempervirens*)

Cette plante abondante dans la région, que l'on trouve sympathique, qui sert notamment à la confection de petits objets tournés (pièces d'échec entre autres) et à la fabrication des fameux cochonnets des joueurs de boule, n'en est pas moins toxique. Elle contient un alcaloïde toxique, la buxine. Autrefois rattaché à la famille des euphorbiacées, le buis fait partie aujourd'hui des buxacées. La consommation de feuilles peut provoquer des empoisonnements inquiétants avec vomissements, coliques, diarrhées, étourdissements. Cependant ses qualités thérapeutiques lui confèrent des propriétés sudorifiques et fébrifuges.

Le chèvrefeuille des Baléares (*Lonicera Implexa*)

Appartenant à la famille des caprifoliacées, cette plante volubile aux feuilles opposées, coriaces et persistantes entourant la tige, recherche particulièrement la chaleur. Elle fait partie de la flore typique des garrigues et se rencontre couramment dans les environs de Lagrasse, dans la garrigue et en bordure des sentiers. En mai-juin, ses fleurs jaune et rouge, de toute beauté, dégagent un parfum subtil et agréable, mais ses fruits sont d'une toxicité incontestée. En juillet, ce chèvrefeuille se pare superbement de petites baies rouge orangé ovoïdes qui ont tout de même des vertus médicinales. Réjouissez-vous de ce plaisir des yeux en admirant ce décor, mais gardez-vous d'y goûter. Il existe égale-

ment de nombreuses espèces de chèvrefeuille cultivées comme arbustes ornementaux.

La Salsepareille (*Smilax Aspera*)

Cette liane très épineuse aux feuilles cordées persistantes est une véritable plaie pour les forestiers quand il s'agit de progresser en sous-bois. Alors que les jeunes pousses de cette plante peuvent être mangées, ses fruits rouges puis noirs sont toxiques.

Fragon petit houx (*Ruscus Aculeatus*)

Ce que l'on prend pour des feuilles sont en réalité des rameaux aplatis appelés cladodes qui se terminent par une pointe acérée. Les fruits rouges ovoïdes ressemblant à ceux du houx commun sont très toxiques. Dans les environs de Lagrasse, on le rencontre plutôt dans les endroits frais ou en sous-bois.

Daphné sainbois (*Daphne Gnidium*)

De belles fleurs blanches dressées couvrent les rameaux de cet arbrisseau avant que des fruits rouges et charnus ne s'épanouissent. Mais attention, cette belle plante des garrigues est vénéneuse par ses feuilles et ses fruits.

Que faire en cas d'intoxication ?

Comme pour les champignons, la règle simple de ne pas manger des produits végétaux inconnus ou dont on ignore les effets prévient toute complication. Cependant, il peut arriver que de jeunes enfants ou certains adultes, par mégarde, accident ou imprudence, consomment des fruits ou des parties de végétaux qui présentent une certaine toxicité, ou portent à la bouche leurs doigts ou se frottent les yeux quand la main a été en contact avec des plantes toxiques. En cas d'empoisonnement ou d'irritation locale, un traitement médical est indispensable. Afin que le centre antipoison puisse apporter le remède adéquat, il importe de cueillir l'ensemble de la plante mise en cause. Seule son identification exacte permettra au médecin d'intervenir dans les meilleures conditions avec l'antidote spécifique.

> par Patrick Valette, technicien forestier
de l'Office National des Forêts.

Onze inédits pour le Banquet

Le Sang

Trois aveugles sur une route, guidés par un enfant aux jambes longues.

Trois aveugles égarés, le long d'une voie ferrée.

Début d'été, longues journées, grosses chaleurs.

— *Bonne pluie*, disait-il, avec des raclements de gorge.

— *Faisait longtemps*, disait-il, frottant ses pieds sur le sol.

Nous étions à l'abri, avec l'odeur du bois coupé et de la sciure, avec l'odeur de la paille et des animaux qui piétinent. Les craquements des murs et de la charpente au-dessus. Nous entendions les gouttes sur le toit, nous entendions l'averse au-dehors, sur la terre et dans les flaques, nous entendions les arbres et le bruissement des feuilles.

Je sentais le vieux devant moi, à travers ma main sur son épaule, je le sentais tâtonnant, tapant à droite à gauche, à l'aide de son bâton de buis.

Je sentais l'autre derrière moi, au bout de mon épaule, riant presque sans bruit, juste d'un frémissement de gorge.

Les poches pleines d'œufs, comme des voleurs, à trembler sans Grégoire. Nous n'avions pas trop tourné, l'entrée

par Emmanuel Darley



devait être là, du côté du vent sur nos visages, du côté du crépitement de la pluie.

— *On aurait dû attendre, attendre le retour de Grégoire, attendre que revienne le gosse. Lui, nous aurait dit, aurait parlé à l'autre, assis devant la porte.*

Mais le vieux continuait de taper, son bâton loin devant.

Tapait et, doucement, pas à pas, avançait, et nous avec, comme vieille chenille.

Je tenais son épaule, j'y sentais les muscles se tendre. Je revoyais le chemin pour venir, guidés par Grégoire, la vigne et le sentier de terre, laissant derrière Soumaintrain et Chaource, la descente où l'on trébuchait, la route et le gou-dron si chaud sous la plante des pieds.

La route, un peu en pente puis le faux plat jusqu'à la

ferme. La cour, les chiens faisant tinter leurs chaînes, aboyant pleins de rage. Nous n'avions qu'à prendre à l'in-verse, prendre sur la droite en sortant, marcher, marcher jus-qu'à sentir, à main gauche, avec le bâton du vieux, le che-min de terre qui grimpe dans les vignes.

Grégoire, peut-être serait là, à nous chercher, à appeler. Alors tout serait comme avant, alors nous irions sans crainte, guidés par sa main, par sa voix un peu grêle. Maintenant nous avançons, j'entendais le vieux haleter et l'autre derrière moi, rire.

Celui-là, dehors, qui raclait sa gorge et, plus loin sur la droite, les chiens qui grognaient.

On se tenait par l'épaule, l'un derrière l'autre, ne faisant qu'un et l'on avançait.

Onze inédits pour le Banquet

Bientôt le vieux s'arrêta et cessa d'agiter son bâton, nous immobiles à écouter l'homme respirer, tout près, à portée de la main.

Respirait, ronflait presque, sans doute assoupi.

Celui derrière moi s'agita, puis nous fit nous baisser, nous tenir accroupis, être au niveau du sol, tâtonna du bout des doigts, se déplaçant un peu, au bout de mon épaule. Riait toujours, sans faire beaucoup de bruit.

Puis s'arrêta et tout de suite sa main gauche vint me pousser les côtes et me passer la pierre.

Je la pris, avec précaution, je la laissai un bon moment dans ma paume, la faisant tourner et retourner, en devinant les contours, les aspérités, petites surfaces lisses et froides, un côté rond, l'autre saillant.

Un silex, un lourd silex.

Je le passai au vieux. On se redressa.

Avança d'un pas puis cria, sa voix nous faisant sursauter :
— *Bonne pluie, hein ?*

Et l'homme renchérisait, sa voix assourdie, nous tournant le dos, et déjà le vieux se lançait en avant, nous, derrière, ne faisant qu'un, bien en ligne.

Soc ! faisait la pierre, et le vieux trébucha, emmenant celui-là dans sa chute. Tombâmes tous vers le sol, sans jamais nous lâcher l'épaule, une fois à terre, le vieux continua à cogner, cogna dans le vide, cogna dans la boue, cogna sur de l'os, la tête ou bien les doigts et cela craqua fort, il nous fallait nous redresser, mains poisseuses, cœur battant. Devait être mort l'homme assis, plus un bruit, plus un souffle. Reprendre pied et filer vite. Sortir comme on pouvait. Les chiens, à présent, tous en chœur aboyaient derrière nous, devaient courir le long de la grange, se rapprocher.

Dehors, tout de suite, la pluie nous inonda, colla les cheveux, colla les chemises.

On avançait en trébuchant, faisant jaillir l'eau dans les flaques, glissant dans la boue, la terre ou l'herbe, sans plus trop savoir.

Le vieux tapait devant, semblait lui aussi se souvenir de ce chemin pris à l'inverse ce matin, Grégoire lui donnant la

main, marchait vite, trottait presque pour, parfois, s'arrêter sec, donnant à gauche du bâton, cherchant ce sentier grim pant parmi les vignes.

Sans un cri, sans une plainte. *Maudits oiseaux, maudits oiseaux.*

Trois aveugles, sous un arbre, grelottant, gémissant, trempés par l'orage.

Trois aveugles, de vieux tricots sur le dos, dégoulinants de pluie et d'œufs écrasés.

Trois aveugles qui se poussent, le plus vieux devant eux, le bâton à la main, tapant devant lui au rythme de la marche.

Appelant, Grégoire, Grégoire, visages tournés vers le ciel.

Le temps qui passe, l'odeur de la terre humide et la chaleur du soleil qui revient. Les bruits de pas, flac, flac, dans la boue.

— *Où étiez-vous ? où étiez-vous, je vous ai cherchés dans tout le village.*

— *Viens te serrer contre nous, viens donc, te voilà, te voilà enfin. Laisse-moi toucher ta figure, tes joues ta bouche, ton nez et tes yeux.*

— *Qu'avez-vous fait, où étiez-vous, je suis allé à droite à gauche pour vous trouver, personne ne voulait rien me dire, à part ces chiens, tous ces chiens en furie.*

— *Allons, reprends ma main, allons avançons, allons plus loin, marchons, marchons vite.*

— *Amis, je n'étais pas loin. Vous ai-je abandonnés, vous ai-je déçus ? Dites-le-moi, je suis Grégoire, et je vais sur les routes, Badier Grégoire, je viens de là-bas, bien après l'Armanche, c'est là que je suis né, c'est là que je vous ai trouvés.*

Nous allions d'un bon pas, nous avions retrouvé Grégoire.

Nous suivions une route goudronnée et l'orage s'éloignait.

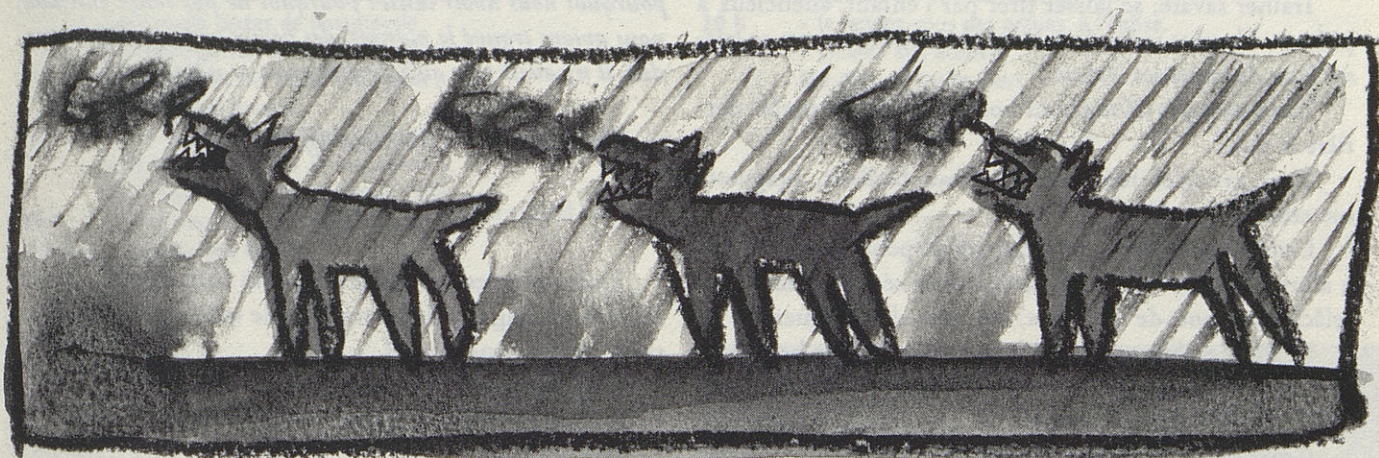
La pluie s'arrêtait et Grégoire continuait, nous emme-

nant loin de ce village, loin du vacarme des chiens, nous avançons, trempés et fatigués. Quelques voitures passaient, dans un sens ou dans l'autre, klaxonnant tout en nous dépassant, se faisant entendre par l'eau éclaboussée sur l'asphalte, nous frôlant sans ménagement.

Parfois l'on s'arrêtait, Grégoire hésitant, à chaque croisement, où aller, ne disait rien, simplement lâchait la main du

Nous avions faim, nous avions soif, on entendait la brise dans le blé, l'eau dégoulinant sur les semailles, visages vers le ciel, bouches ouvertes, Grégoire reprenait sa chanson de marche, sa chanson de courage.

Bientôt sur le chemin, l'enfant nous fit ralentir et nous mettre sur le bas-côté, les pieds dans le fossé, une longue procession d'animaux renâclant venait vers nous, un chien



vieux et s'éloignait, un court moment.

— Prenons par là, amis, allons par ce chemin qui coupe à travers champs, du blé, du blé à perte de vue, avec des coquelicots sur les bords et là-bas, vers ce village qui s'éloigne, un pigeonnier, des oiseaux qui tournoient, des pigeons sans doute, des pigeons des colombes des corbeaux des corneilles.

Des martinets aussi.

— Un pigeonnier?

— Une tour toute de chaux couverte, dressée vers le ciel, une tour avec de petites ouvertures, des fenêtres et un toit. Des oiseaux tout autour.

Nous marchions derrière l'enfant, guidés par sa main et par sa voix, pas un ne disait mot, le vieux semblait triste, épaule détendue, presque avachie, l'autre ne riait plus, ou alors par saccade.

Des cailloux sous les pieds.

courait alentour aboyant, aboyant, la peur revenait, nous n'avions pas fini, la peur au ventre.

Nous n'avions pas payé, comme des voleurs en cavale. Pendus à un arbre, les gens du village à nos pieds.

— Où bon vas-tu petit? que fais-tu, qui es-tu? c'est le soir, tu devrais chercher abri, t'arrêter un peu, où vas-tu donc et qui sont ces messieurs...

— Je mène mes amis, mes trois amis dans le malheur, je les guide sur les chemins et nous cherchons réconfort, repos et protection, nous cherchons une bonne âme pour nous donner le manger, pour nous laisser dormir un peu, quelques heures simplement, nous avons marché tout le jour avec la pluie et l'orage.

— C'est le soir, n'avez-vous pas entendu, la cloche a sonné, il est temps de revenir, moi je ramène les vaches, ces sept vaches que vous voyez, l'air frais leur fait du bien, je vais dans ce vil-

lage qui vous tourne le dos, je vais là d'où vous venez, savez-vous quelque chose, j'ai entendu les chiens du bourg tout le jour, il a dû arriver tracas, quelque chose, je ne sais quoi.

— Voyons, où aller, dites-nous, y a-t-il dans ce sens une maison, un village, un bois tout au moins pour que l'on prenne repos, un cours d'eau, une clairière ?

— Continuez, continuez, le chemin fait une petite courbe, ensuite vous retrouvez la route et juste après, un pont, un ruisseau assez large, c'est là que vont boire les vaches, c'est là qu'elles se reposent, continuez, vous trouverez les traces.

Traîner savate, se laisser tirer par l'enfant, silencieux à présent. Ne plus sentir le sol, ne plus sentir le vent, se laisser faire, les muscles lâches.

Trois aveugles allongés au bord de l'eau, les mains derrière la tête.

Trois aveugles reposant, manteau baillant, braguette ouverte.

L'enfant qui revient, bras chargés de petit bois, s'activant à allumer un bon feu, réchauffer, faire sécher, disant sans relâche des mots de réconfort, des mots d'apaisement.

Le simple silence, le bruit léger de l'eau, de la brise dans les arbres pleureurs.

Le soleil de fin de journée.

Grégoire, près du feu, déshabille les aveugles, les mène l'un après l'autre sur la berge et les fait se pencher en avant, toilette du soir, laver le corps, laver les linges, récurer oreilles et nez, rafraîchir aisselles et bas-ventre.

Se laisser laver.

Laver le visage et la tête, la nuque et le dos, les bras, les jambes. L'eau sur la peau, là où ça chauffe, là où ça gratte.

Sentir ses mains qui caressent et qui frottent.

Laver le gland, laver les bourses, chasser les odeurs infectueuses, l'urine, les sécrétions. Rincer et, doucement, petit à petit, essuyer les organes.

— Mon Dieu, qu'avez-vous fait ? mon Dieu, ce sang, ce sang sous vos ongles, sur vos mains, sur vos linges, qu'avez-vous, qu'avez-vous, amis, vous êtes de sang couverts et nous avons marché, devisé sans que j'en sache rien, où était-ce, dites-moi...

— Dis-lui, dis-lui...

— Je vous laisse un moment, je vais chercher du pain, du

vin et vous disparaissiez, vous n'êtes déjà plus là. Je vais chercher pitance et vous vous enfuyez.

— Ce sont les oiseaux, ces oiseaux de malheur, ces corbeaux, ces corneilles, ce sont eux, nous étions bien tranquilles avant cela, bien tranquilles, oui, le matin on travaillait, le tantôt aussi et le soir le sommeil nous emportait, nous étions trois, nous étions un, à couper le bois, à ramasser les feuilles, il faut nous croire, Grégoire...

— Mon Dieu...

— C'est la peur qui nous a pris, la peur, toujours la peur, pourquoi nous avoir laissé ? pourquoi ne pas rester ensemble, nous avons trouvé le manger, des beaux œufs, tout frais pondus, il n'y avait plus qu'à s'enfuir mais tu n'étais pas là...

Pas là, plus loin, alentour, égaré.

Soc ! faisait la pierre.

Trois aveugles près d'un ruisseau, un enfant avec eux, rinçant les linges puis les tordant de toute sa maigre force pour essorer, rendre neuf.

Trois aveugles allongés face contre terre, le corps nu, la peau blanche de l'un, la peau velue de l'autre, la peau un peu fripée du plus vieux.

— Ferme les yeux, Grégoire, ferme les yeux, cache-les de tes poings fermés, allons, ne bouge plus, écoute et respire, qu'y a-t-il autour de toi, dis-le-nous, allons, Grégoire, pourquoi ne pas fermer les yeux, pourquoi ne pas rester ainsi...

mercredi 13 août

- 9 h Parution du n° 31 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 Le GR 36 de Durfort à Termes.
- 11 h > cycle vidéo *Makhno, paysan d'Ukraine*
 d'Hélène Châtelain (ainsi qu'à 15h).
- 11 h > atelier de philosophie pour les enfants.
- 12 h > en prolongement du colloque de philosophie,
 discussion finale entre Christian Jambet,
 Guy Lardreau et Jean-Claude Milner.
 Petit cloître de l'abbaye.
- 15 h 30 > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 Lecture de textes de Dostoïevski
 par Marc Betton et Laurent Manzoni.
- 17 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Emmanuel Bove ».
- 18 h > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 « Dostoïevski, crime et innocence »,
 par André Marcowicz et Nicole Zand.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
Corps à cœur, de Paul Vecchiali.

vendredi 15 août

- 9 h Parution du n° 33 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 Les capitelles des Auzines à Lagrasse. La vie de nos
 ancêtres.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Maurice Leblanc » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 16 h > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 « Cris et chuchotements », avec Didier Daeninckx,
 Roger Martin et Jean Vautrin.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 « Des hommes contre », avec Didier Daeninckx,
 Roger Martin et Jean Vautrin.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > Cinéma aux étoiles
Bye-Bye, de Karim Didri.

jeudi 14 août

- 9 h Parution du n° 32 de *Corbières matin*.
 > sortie pédestre.
 Course d'orientation sur le plateau du Lauza.
- 11 h > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Doris Lessing » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 Lecture du *Sexe et l'effroi* de Pascal Quignard.
- 18 h > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
 « Définitions anciennes de l'amour »,
 par Pascal Quignard.
- 19 h > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30 > cinéma aux étoiles
Oublie-moi, de Noémie Lvovsky.



Une carpe de 5,8 kg ! C'est la prise réalisée lundi dans l'Orbieu
 par Benjamin et Benjamin.

samedi 16 août

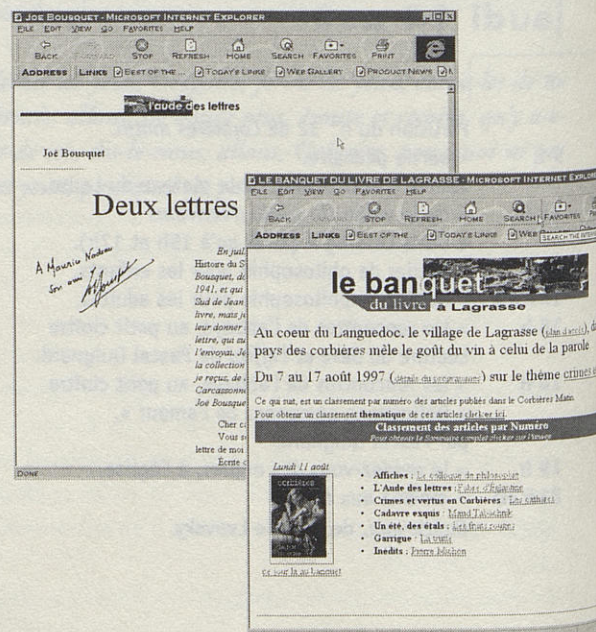
- Parution du n° 34 de *Corbières matin*.
- 9 h** > sortie pédestre.
L'ermitage de Saint-Victor à Fontjoncouse: panoramique.
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Dino Buzzati » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 11 h** > atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30** > atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« De Bruay en Artois à Dutroux. Le crime : valeur de la preuve ou manifestation blanche? », par Alain Raybaud.
- 18 h** > les rencontres de l'abbaye, au petit cloître
« La politique et la guerre. Savonarole, Machiavel, Guichardin ». Comment penser la cité quand l'état de guerre vient bouleverser les certitudes, par Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarani.
- 19 h** > le rendez-vous des orgues, à l'église.
- 21 h 30** > cinéma aux étoiles
Le journal d'un séducteur, de Danièle Dubroux, en présence de la réalisatrice.

dimanche 17 août

- Parution du n° 35 de *Corbières matin*, dernier numéro de la série 1997.
- 9 h** > sortie pédestre.
Excursion sur l'Alaric. Un final en beauté.
- 11 h** > cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Rainer Maria Rilke » (ainsi qu'à 15h et 17h).
- 17 h** > au petit cloître, les comédiens Marc Betton et Laurent Manzoni nous donnent à entendre un florilège de textes – Michaux, Mallarmé, Bloy, Kafka – autour des crimes et des vertus.
- 21 h** > grand concert d'orgues en l'église Saint-Michel par Jean-Pierre Lecaudey. Au programme : Charles-Marie Widor, Léon Boellmann, César Franck, Louis Vierne.

Internet

Retrouvez le Banquet du livre et *Corbières Matin* sur Internet :
<http://www.chrono.fr/banquetdulivre>



VII

De Gruissan > à Leucate

par la route des étangs de la mer et des capitelles



Chaque jour, nous vous proposons une des routes des vins tracées par l'AOC Corbières. Un circuit qui vous permet de découvrir les paysages, les sites et les producteurs qui font cette appellation.

> **Gruissan.** À voir : le village en circulateur autour de la tour Barberousse, Notre-Dame des Auzils, le cimetière marin et la plage et ses chalets.

- *La cave de Gruissan* (04 68 49 01 17).
- *Le château Bel Evêque* (04 68 75 00 48).
- *Les caves de l'Oustalet* (04 68 49 23 32).

> Au départ de Gruissan, vous prenez la direction de Narbonne, sur la départementale 32. **Narbonne**, en bordure du Golfe de Lion est une cité d'histoire au passé prestigieux et possède un vaste patrimoine artistique et architectural

- *Paul Herpe et Fils* (04 68 42 52 00. Mini musée de la tonnellerie).
- *Les vigneron de la Méditerranée* (04 68 42 75 20).

> Vous prenez la nationale 9 en direction de Perpignan pour atteindre **Prat-de-Cest**, hameau construit autour d'une chapelle.

- *Le château Prat-de-Cest* (04 68 42 20 68).

> Avant Prat-de-Cest, vous pouvez tourner à gauche sur la départementale 105, vers **Bages**, village de pêcheurs aux rues escarpées. Ne manquez pas le cadran solaire datant de 1725.

> La départementale 105 longe et traverse l'étang de Bages et de Sigean. C'est une route extraordinaire, un paysage incroyable entouré d'eau et peuplé de flamants roses, qui vous amène à **Peyriac-de-Mer**, village au bord de l'étang du Dou. Visiter l'église fortifiée du XIV^e siècle. L'étang du Dou est d'une salinité de 43 %, comparable à celle de la Mer Morte.

- *Le château de l'Île* (04 68 41 05 96).
- *La cave Rocbère* (04 68 41 78 41).
- *Le château du grand Sabo* (04 68 41 35 20).

> A la sortie de Peyriac de Mer, prenez la direction de **Portel-des-Corbières**. À voir : les ruines de l'église gothique Notre-Dame-des-Oubiels. Dans de monumentales galeries creusées dans le gypse, les vignerons du Rocbère ont créé un chai et ont imaginé et conçu un lieu touristique dédié au vin et à la Méditerranée : Terra Vine. Vous découvrirez une cathédrale de fûts et une villa gallo-romaine à 80 mètres sous terre.

- *La cave de Rocbère* (04 68 48 28 05).

> Prenez la départementale 3 jusqu'à **Sigean**. À voir la vieille ville médiévale, les vestiges de châteaux, l'oppidum préromain de Pech Maho et la réserve africaine.

- *La cave Rocbère* (04 68 48 65 61).

> C'est sur la nationale 139 que vous vous dirigerez vers **Port-La-Nouvelle**. Voir la tour de la Vieille-Nouvelle de 1589, l'église romane et visiter l'Île Sainte-Lucie. Située au sud des étangs de Bages-Sigean et de l'Ayrolle, on peut y apercevoir de nombreuses

espèces d'oiseaux et d'insectes de la Méditerranée.

- *Le château de Jugnes* (04 68 48 00 39). Vous pourrez y visiter le musée de la Baleine qui s'articule autour du squelette d'un cétacé échoué en 1989 sur la plage de Port La Nouvelle).

> La départementale 709 vous mènera à **Lapalme** où vous pourrez voir la porte de la Barbacane, la chapelle romane du XI^e siècle, l'église du XIII^e siècle.

- *Les vigneron de Lapalme* (04 68 48 15 17).

> La départementale 175 vous raccorde à la nationale 9 que vous remonterez en direction de Narbonne. Puis vous prendrez à gauche la départementale 66 vers **Roquefort-des-Corbières**. Falaise dominée par trois moulins, ensemble de bornes milliaires et de vestiges d'habitat préhistorique à la **Clotte**, chapelle Saint-Martin du XIX^e siècle.

- *Les celliers Saint-Martin* (04 68 48 09 01).

> La départementale 66 vous ramène à la nationale 9 que vous suivrez en direction de **Caves**. Y visiter l'église du XIX^e et le point de vue sur la mer.

> La départementale 27 vous conduira ensuite à **Treilles**. Vous y visiterez les vestiges d'un pont romain, les ruines du château, l'église romane Saint-André, le point de vue sur le littoral.

- *Le domaine Gautier* (04 68 45 71 23).

> Empruntez la départementale 50. Vous y rencontrerez l'ermitage Saint-Aubin et, plus loin, **Fitou**. Y visiter la chapelle Saint-Aubin-du-Pla, la chapelle Saint-Loup, l'église fortifiée Saint-Julien du XI^e siècle.

- *Le château Les Fenals* (04 68 45 71 94).
- *Le Paumier* (04 68 45 66 95).
- *Le cellier de La Pierre* (04 68 45 70 75).

> Vous prenez la direction de la nationale 9 et atteignez le lieu-dit **Les-Cabanes-de-Fitou**.

- *Les producteurs de Fitou* (04 68 45 71 41).

> Vous remonterez la nationale 9 vers Narbonne et prendrez à droite la direction de **Leucate** sur la départementale 27. Longez l'étang de Leucate et allez visiter les ruines du château et le cap Leucate.

- *Les vigneron du cap Leucate* (04 68 40 01 31).

> **Syndicat de l'AOC des Corbières,**
Maison des Terroirs, Le Château,
11200 BOUTENAC.
TEL. 04 68 27 73 00.

renseignements pratiques

corbières matin

Lieux et horaires d'ouverture

> La librairie

de l'abbaye est ouverte tous les jours, de 10 heures à 20 h 30.

> L'exposition

de dessins de Jean-Louis Tripp et Jean-Pierre Cagnat, à l'abbaye, de 14 heures à 19 heures.

> Les projections du cycle vidéo

ont lieu à 11 heures, 15 heures et 17 heures, dans l'ancienne cuisine des moines de l'abbaye.

> L'atelier de philosophie pour les enfants

se déroule de 11 heures à midi à l'école du village.

> L'atelier de philosophie pour les adultes

a lieu à l'école, chaque après-midi à 15 heures.

> L'atelier de tiffin

(alphabet des Touaregs) se tient à l'abbaye, chaque jour de 15 h 30 à 17 heures.

> Le bistrot du Banquet,

Au comptoir du livre, est ouvert tous les jours à l'abbaye de 10 heures à 22 h 30. Y sont proposés : dégustation de vin, boissons, glaces, tartines du pays, salades...

> Le cinéma aux étoiles

a lieu chaque soir à 21 h 30 à l'abbaye. Entrée: 35F, gratuit moins de 12 ans.

Sorties pédestres

Le rendez-vous est fixé chaque matin à 9 heures précises au Point Accueil du Banquet, sur le boulevard de la Promenade. Les circuits durent de 2 à 3 heures environ. Ajouter un quart d'heure ou une demi-heure en fonction de la situation du sentier par rapport à Lagrasse. Prévoir des chaussures de marche confortables, un couvre-chef, et un demi-litre d'eau minimum par personne.

Restaurants

Les restaurateurs partenaires du Banquet organisent chaque soir deux formules spéciales, avant et après les séances de cinéma, les concerts et les colloques, pour vous permettre de ne rien rater. Premier service entre 19 heures et 21 heures ; deuxième service à partir de 23 heures

- > **Hostellerie Charlemagne** : 04 68 43 10 89
- > **Le Saint-Hubert** : 04 68 43 15 22
- > **Les Trois Grâces** : 04 68 43 18 17

corbières matin

est le bulletin de l'association

Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse 11220 Lagrasse; tél. : 04 68 24 05 75

Directeur de publication

> Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction

> Dominique Blanc > Michèle Planel > Alain Raybaud
> Philippe Rochette > Jean-Claude Zancarini > Nicole Zimmermann.

Corrections > Laure Clément > Francine Andreieff

Stagiaire > Elsa Brunet

Conception graphique

> Imme Werner

Photo numérique

> Prise de vue : Simon Andreieff
> traitement de l'image : Jean-Marc Fabius et Virginie Barcelona

Publicité > Célia Fayeton

Impression sur DocuTech Rank Xerox à l'école du village

> Roland Defaye > Ludovic Van Den Driessche > Éric Dovergne

Diffusion > Suzanne Beaujour

Distribution

> L'Indépendant.

corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Rank Xerox, des papeteries Arjo Wiggins
et de l'A.O.C. Corbières.

Retrouvez le Banquet du livre et Corbières matin sur Internet

<http://www.chrono.fr/banquetdulivre>

Conception > Francisco Cabrita > Alexandre Ganea



Le Clos des Souquets

Hôtel - Restaurant - Piscine

**Spécialités : grillades de poisson
Grande carte de Vins du Pays**

Avenue de Lagrasse - 11200 Fabrezan
Tél : 04 68 43 52 61 - Fax : 04 68 43 56 76

La nouvelle équipe du restaurant

"Le Petit Saint"

vous souhaite la bienvenue

Service en terrasse
carte Épicure

pendant le Banquet du Livre
Service nocturne après les animations



Auberge Saint-Hubert - Lagrasse - Tél : 04 68 43 15 22

CHATEAU
Louis Degraze



CORBIÈRES A.O.C.

Les 27 hectares du domaine reposent sur un sol d'une texture légère, la roche dominante est un poudingue datant de l'éocène. Les vieux carignan, grenache, syrah et autres cépages du sud sont mis en valeur par la vendange manuelle, la macération en grain entier et l'élevage en fût de chêne.

Vinification Marthe-Marie RÉMON.
Dégustation à la Cave du domaine.

Dégustation de produits méditerranéens (vins, fromages, miels) au CELLIER-COMPTOIR, situé à l'entrée du village (sur rendez-vous).

Hébergement en GITES de caractère :

- gîtes du Pays cathare,
 - gîtes du Soleil.
- Draps, tout confort, déco-sud, avec terrasse ou jardin clos. Week-end, semaine.

Marthe et Daniel RÉMON

11220 Talairan - Tél/Fax : 04 68 44 00 65

FABRICATION
de
CONSERVES ARTISANALES
EN VENTE ICI



Garanties sans colorants ni
Conservateurs Chimiques

Pâté de foie :

- de Volaille
- de Porc

Saucisses Confites

Jambonneau

Civet de Boeuf



JEAN-CLAUDE GIBERT - BOUCHER CHARCUTIER - LAGRASSE

OMBRES BLANCHES
(Librairie)



50, Rue Gambetta
31000 Toulouse
Tél : 61 21 44 94

Affiche : Dostoïevski **p.4** > Rebondir : Des plaisirs en écho **p.14** > l'Aude des lettres : Jean Lebrau **p.21** >
Crimes et vertus en Corbières : Le pèlerinage des Auzils **p.24** >
Cadavre exquis : Dominique Manotti **p.27** > Un été, des étals : La reinette du Canada **p.31** >
Garrigue : Les plantes vénéneuses **p.34** > Inédits : Emmanuel Darley **p.36**

demain n° 32

jeudi 14 août

m a t i n

L e q u o t i d i e n d u b a n q u e t

v v v v v v

La sortie pédestre

Un portrait de Doris Lessing

Les ateliers de philosophie

Rencontre avec
Pascal Quignard

Le rendez-vous des orgues

Oublie-moi
de Noémie Lvovsky